

MUSEE D'ART ET ARCHEOLOGIE
UNIVERSITE DE MADAGASCAR
TRAVAUX ET DOCUMENTS
(20 - NUMERO SPECIAL)

LA REGION DE DIDY **(Fivondronana d'Ambatondrazaka)**

Economie, Sociétés et Culture

Communication au Colloque International d'Histoire Malgache
(Toamasina - 28 Mars - 2 Avril 1983)

Antananarivo - Toamasina 1983
PUBLICATION PROVISOIRE

LA RÉGION DE DIDY
(Fivondronana d'Ambatondrazaka) :
- Economie, Sociétés et Culture -

Communication au Colloque International d'Histoire Malgache
(Toamasina : 28 Mars-02 Avril 1983)

ANTANANARIVO - TOAMASINA 1983

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
1.- Contribution à une meilleure connaissance de la région de Didy, par J.A. RAKOTOARISOA.....	6-19
2.- Un survol de la région de Didy par Georges HEURTEBIZE.....	21-26
3.- Prospection archéologique de la région de Didy par Chantal RADIMILAHY.....	27-38
4.- L'îlot d'Anosididy : Traditions orales et histoire par Daniel RAHERISOANJATO.....	39-55
5.- Les paysans et les problèmes de mise en valeur des marais de Didy, par Solo RAKOTOVOLOLONA.....	56-72
6.- Ny omby ao Didy par RAMILISONINA.....	73-90
7.- Un tombeau vazimba à Vohidrazana par Georges HEURTEBIZE.....	91-93
8.- <u>Annexe</u> : Recueil de traditions orales réalisé par Daniel RAHERISOANJATO (Enquête sur les origines, l'évolution et les phases du peuplement de Didy)...	94-118

CONTRIBUTION A UNE MEILLEURE CONNAISSANCE
DE LA REGION DE DIDY

par Jean Aimé RAKOTOARISOA

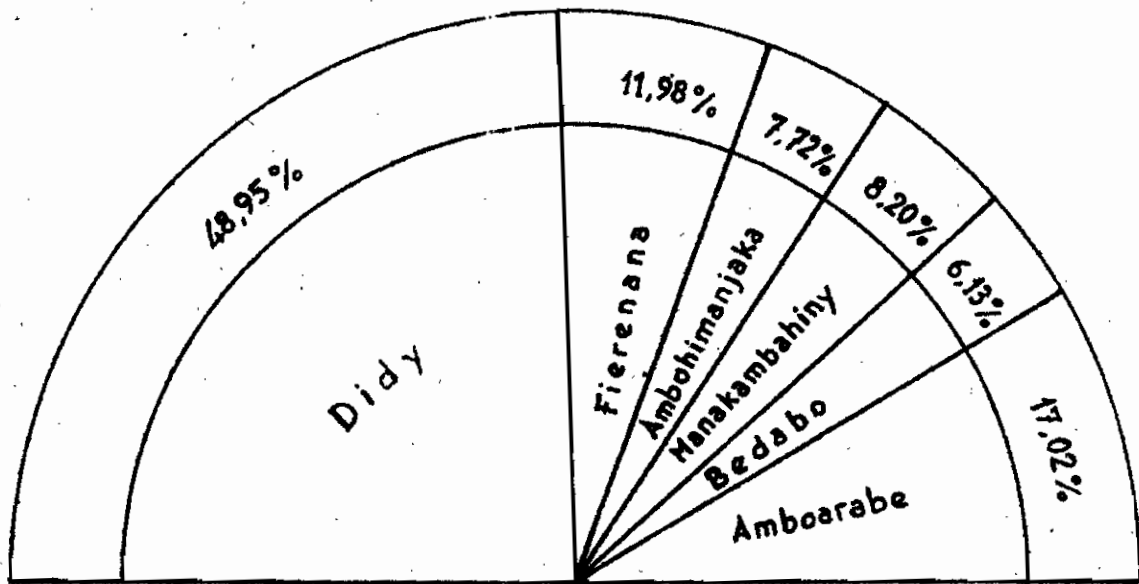
La région de Didy, située au Sud d'Ambatondrazaka, est comprise dans le Firaisana d'Ambohijanahary qui comprend environ 6 000 habitants (1) répartie dans 6 Fokontany. La moitié de cette population se trouve dans le périmètre de Didy. Il s'agit d'une région marécageuse à vocation rizicole. Nous retrouvons à Didy une grande partie des différents problèmes qui se sont posés pour l'aménagement du Lac Alaotra.

Ces marais de Didy sont entièrement recouverts de "zetra" à l'exception de quelques flots surélevés d'une dizaine de mètres. Cette surface presque plane est traversée par un grand nombre de petits ruisseaux et de rivières ayant un écoulement général vers le Sud et le Sud-Est pour converger vers le seuil de la rivière Ivondro qui traverse plein Est les roches cristallines de la forêt d'Ambohilero.

Cette population de Didy reconnaît aujourd'hui leur appartenance au groupe sihanaka alors qu'originellement elle serait plutôt Bezanozano. Nous assistons une fois de plus ici à la flexibilité des phénomènes dans le degré d'appartenance à un groupe. En effet, tant que les liaisons étaient beaucoup plus faciles avec Andaingo, la population de Didy se reconnaissait volontiers comme Bezanozano. Mais depuis leur rattachement administratif à Ambatondrazaka et surtout depuis la création de la route Didy-Ambatondrazaka, les gens se sont peu à peu assimilés au groupe sihanaka d'autant plus que ces derniers sont venus "coloniser" ces nouvelles terres. Cette population de Didy est entièrement agricole à l'exception de quelques fonctionnaires locaux, qui d'ailleurs après quelques temps, exploitent à leur tour quelques parcelles de rizières.

(1) INSRE (1975) = 4 435 habitant. Bureau du Firaisana de Didy (1981-1982) = 6 270 habitants. Secteur agricole de Didy (1981-1982) = 7 114 habitants.

Fig.1 RÉPARTITION PAR FOKONTANY 1980-1981



Source: document bureau Firaisana Didy.

Ambohijanahary-Didy, la capitale du Firaisana, réunit 6 Fokontany. Le sujet de cette étude portera surtout sur le Fokontany d'Ambohijanahary-Didy qui regroupe non seulement 50 % de la population du Firaisana mais la quasi-totalité de l'ensemble de ses activités économiques. En tant que capitale, il existe à Didy un minimum d'infrastructure administrative socio-culturelle et économique.

Outre les locaux à usage administratif, on a installé dans ce Fokontany un centre de soins faisant office de dispensaire et de maternité, un S.A.F.F. (école secondaire jusqu'au niveau de la troisième, trois ou quatre S.F.F. (écoles primaires) et bien entendu les Services Agricoles (production végétale, élevage, forêts).

Il est nécessaire de souligner ici que ces établissements ou services ne disposent en fait que des moyens très limités pour s'acquitter convenablement de leur tâche.

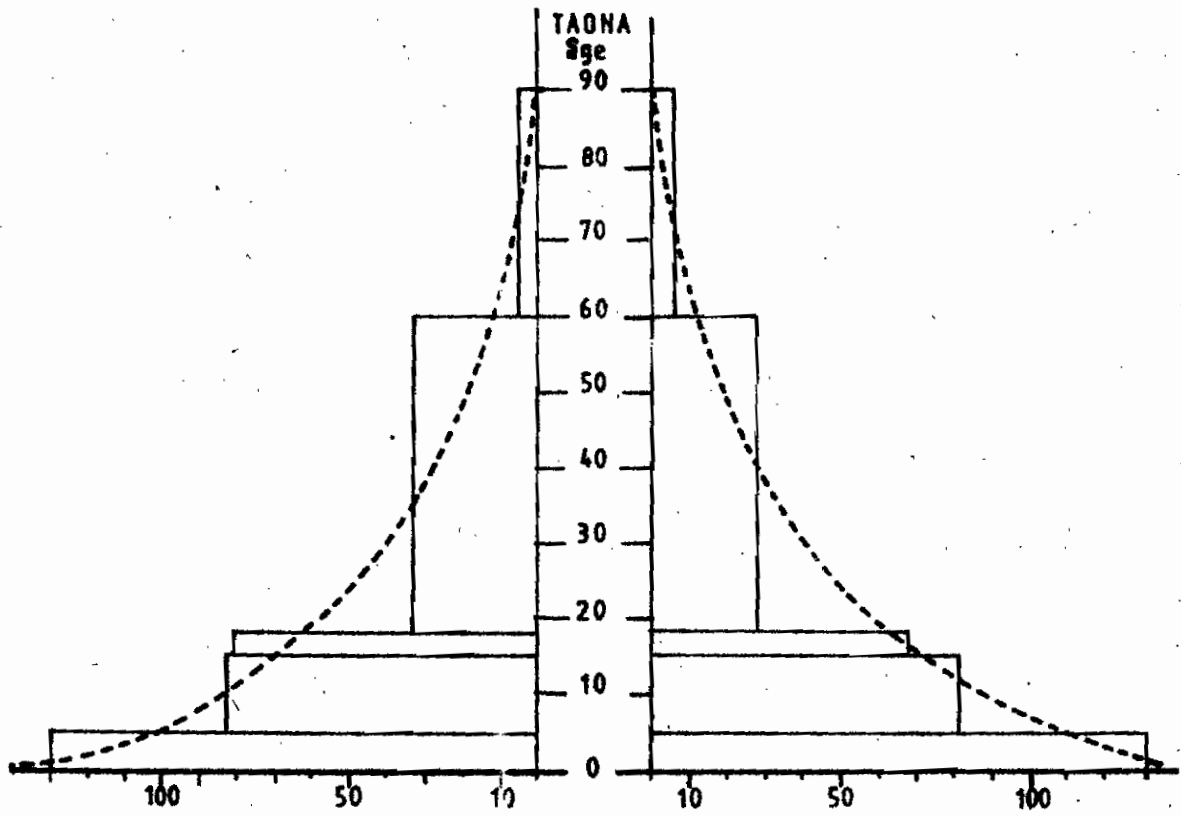
Les centres de soins n'ont pas de médicaments. Les établissements scolaires manquent quelquefois d'enseignants. Les Services Agricoles se cantonnent à jeter un coup d'oeil de temps en temps sur les parcelles proches d'Ambohijanahary-Didy, faute de moyens de communication (même pas un vélo !).

Des tournées de vaccination sont organisées à travers le Firaisana par le responsable de l'élevage. Comme tout se fait à pied, on constate de nombreuses défaillances. Les boeufs ne restent d'ailleurs au village qu'une partie seulement de l'année au moment du labour et du piétinage, car dès que les rizières sont cultivées et que débute la saison des pluies, ils partent pour le *kijana* pour avoir un pâturage suffisant. Cette migration saisonnière pose quelques problèmes lorsque pour diverses raisons, on a besoin des boeufs au village.

La population de Didy partage donc leurs activités entre cet élevage, non touché jusqu'à maintenant par les méfaits des *dahalo*, et la riziculture à laquelle il faut ajouter les cultures sèches et surtout depuis quelques années le café introduit dans cette région par le biais de l'opération café.

LAHY
Hommes

VAVY
Femmes



source = Bureau du Firaisana - recensement 1981-1982

Fig. 2 PYRAMIDE DES AGES DU FIRAISANA DE "DIDY"

Cette riziculture est à revaloriser car Madagascar, autrefois pays exportateur de riz est obligé depuis quelques années de combler un déficit de près de 300 000 T/aa par une importation ruineuse.

Les 8 000 hectares des marais du Firaisana de Didy offrent une potentialité non négligeable pour y récolter dans les conditions optimales près de 32 000 tonnes de paddy en se basant sur un rendement moyen de 4 T/Ha. On peut encore augmenter cette production avec la possibilité de deux récoltes annuelles sur les mêmes parcelles car il ne semble pas y avoir de contraintes climatiques majeures à l'exception d'une fraîcheur relative au mois de Juin-Juillet et des risques de période sèche. Cette production éventuelle de Didy comparée au besoin national paraît infime mais d'autres périmètres similaires existent par centaine à Madagascar.

Actuellement, les rizières dont 80 % se trouvent dans le Fokontany d'Ambohijanahary-Didy, ne représentent même pas le quart de la superficie totale des marais. Dans ce Fokontany, 7 300 Ha seraient susceptibles d'être cultivés en riz, mais en réalité, ils sont répartis de la manière suivante :

- a.- 1 046 Ha de surfaces convenablement irriguées donc entièrement cultivées ;
- b.- 1 456 Ha de surfaces non irriguées donc une production aléatoire en fonction du volume et de la régularité des précipitations ;
- c.- 4 798 Ha de surfaces susceptibles d'être mise en valeur sous réserve d'importants travaux de drainage.

Chaque année, les paysans de Didy sont obligés de moduler leur riziculture en fonction de la hauteur d'eau dans les marais. Certaines années, ils sont très souvent dans l'impossibilité de cultiver sur leurs propres parcelles et vont travailler en métayage sur celles mieux placées. Les situations peuvent être inversées dans la mesure où les métayers de cette année peuvent très bien faire

figure de propriétaires l'année suivante. Ces inversions sont surtout fréquentes sur les parcelles ne bénéficiant pas d'une irrigation permanente.

On pourrait alors ne prendre en considération que les deux cas suivants :

Premier cas : Pluies insuffisantes

- Sur les parcelles irriguées, les paysans situés en amont utilisent pratiquement toute l'eau disponible pénalisant ainsi ceux de l'aval. Ces derniers préfèrent alors abandonner leurs parcelles pour chercher des endroits libres mieux situés ou s'embaucher comme métayer.

- Sur les parcelles non irriguées, les parcelles localisées dans les zones basses bénéficient au contraire du peu d'eau et permettent une riziculture en semis direct avec ou sans repiquage. Durant cette même période, les parcelles situées en amont sont mises en jachère forcée.

Deuxième cas : Pluies trop abondantes

- Sur les parcelles irriguées, il est seulement nécessaire de curer les canaux pour améliorer le drainage et tout le monde peut faire du riz.

- Sur les parcelles non irriguées, les zones basses sont complètement inondées et la riziculture n'est possible que sur les zones surélevées.

Les paysans de Didy ont essayé de s'adapter à ces aléas climatiques par un certain nombre de procédés.

Ils ont tous pour la plupart une parcelle sur chacune des zones considérées pour éviter de manquer totalement de riz, l'année où leurs rizières seraient asséchées ou inondées.

Cet état de fait constitue un handicap certain pour tout projet de remembrement et multiplie par trois ou par quatre les opérations de cadastre.

La solution serait bien entendu de faire les travaux d'irrigation et de drainage nécessaires pour obtenir une maîtrise totale du plan d'eau jusqu'au niveau de la parcelle, mais ce type d'aménagement coûterait en moyenne 500 000 FMG/Ha, uniquement pour la mise en place du réseau sans compter les services (pistes de desserte, magasins de stockage, décortiqueurs, salaires des agents, etc.). Sur le long terme, il faut prévoir le coût de l'entretien du réseau difficile à faire supporter par les usagers pour le moment, alors que c'est la seule garantie de la pérennité du bon fonctionnement de l'ensemble du réseau.

En attendant la réalisation d'un tel projet dont les études auraient débuté déjà depuis quelques années, les paysans de Didy continuent à pratiquer une riziculture quasi extensive avec un rendement moyen de 1,6 T/Ha (minimum 0,8 T/Ha) maximum 2,3 T/Ha).

LES TECHNIQUES CULTURALES

Les services agricoles ne se sont implantés à Didy que depuis 1966 dans le cadre de l'opération riz. Ils ont comme partout préconisé une certaine innovation des méthodes culturales dans l'espoir d'améliorer le rendement et d'augmenter la production. La seule acquisition positive de cette opération a été l'extension des surfaces rizicoles de plus en plus vers l'Ouest. Des phénomènes d'assèchement et d'ensablement empêchent toute riziculture sur la bordure orientale du marais au Nord de la rivière Ivondro. Ces anciennes rizières abandonnées ont été recolonisées par le *zetra* et leurs propriétaires ont dû chercher des nouvelles terres vers le centre du marais. Il y aurait eu comme un déplacement occidental de la zone de culture. Cependant, comme chaque parcelle colonisée doit faire l'objet d'un drainage avant d'être mise en culture, cela accentue le phénomène d'assèchement déjà commencé par l'interdiction faite aux paysans d'utiliser des petits barrages en treillis de bois comme pièges à poissons

En effet, ces nasses fixes ralentissaient quelque peu le débit d'écou-

lement des ruisseaux et rivières qui divaguaient à travers le *zetra* pour converger vers Ivondro. Leur absence a donc contribué à l'accélération du drainage et par conséquent de l'assèchement.

La vitesse de ce phénomène est assez spectaculaire car en quelques années seulement la pirogue n'est plus nécessaire pour atteindre l'flot sacré d'Anosididy. Il est maintenant possible d'y accéder à gué en pataugeant sur 500 mètres à travers les *zetra* (1).

Après avoir effectué son choix, le paysan **commence** par délimiter sa parcelle par des canaux de drainage. Autrefois on se contentait de planter des piquets mais actuellement ce n'est plus suffisant pour devenir "propriétaire". Certaines personnes ont abusé de cette pratique traditionnelle pour s'octroyer des superficies trop importantes sans avoir les moyens de les mettre en valeur. L'harmonie du **système fut** complètement brisée lorsque des exploitants immigrés (2) ont délimité des parcelles non plus pour cultiver mais pour spéculer. La terre a perdu sa valeur nourricière pour n'être perçue que comme un objet d'investissement. La forme du champ est presque toujours plus ou moins rectangulaire. Vers le mois d'Octobre Novembre, c'est ^à dire juste avant la saison pluvieuse, l'exploitant brûle le *zetra* de sa parcelle, sème à la volée les graines de paddy et attend tranquillement la moisson. Cette pratique culturale (*fafy*) très archaïque ne donne bien entendu qu'un rendement de 0,8 à 0,9T/ha. La première année il est possible de dépasser 1T/ha en fonction de l'état d'évolution de la tourbe.

A partir du simple *fafy*, les paysans ont pu élever le rendement par le sarclage qui donne déjà 1,5T/ha soit un gain de 500 à 600 Kg de paddy par hectare. Ce rendement peut encore être porté à 1,7T/ha en procédant au repiquage en foule.

Théoriquement chaque amélioration technique se traduit par un gain en faveur de l'exploitant. Il est très tentant de poursuivre cette logi-

(1) - Ce processus d'assèchement a permis de mettre à jour quelques unes des grandes pirogues (*lakamena*) qui seraient prestement à traverser une étendue d'eau plus importante.

(2) - Tous ceux qui ne sont pas originaires de Didy.

que jusqu'à l'obtention d'un rendement proche des 6 à 7T/ha avec utilisation maximale d'intrants et une mécanisation à outrance, après être passée par l'étape dit intermédiaire de la culture attelée ou du simple angady. Les nombreuses expériences ont pourtant montré la vanité de ce type de raisonnement et il n'y a aucun signe précurseur faisant de la région de Didy l'exception qui confirmerait la règle. En effet, cette progression mathématique et rigoureuse se heurte à une autre logique beaucoup plus réaliste et tellement lucide qui est le bon sens du paysan. D'une manière empirique les riziculteurs traditionnels ont trouvé l'investissement maximum à ne pas dépasser pour éviter de courir des risques inutiles.

Tout en reconnaissant l'augmentation du rendement et de la production, par la "modernisation" de leurs techniques culturelles, les paysans refusent à les utiliser d'une manière systématique. Ils évoquent pour cela plusieurs raisons.

- Chaque amélioration nécessite un investissement (Cf. Solo Rakotonolona) que le paysan n'a pas toujours les moyens de disposer en temps voulu.

- Une méthode culturale améliorée doit suivre au plus près le calendrier établi par les Services Agricoles. Ceci suppose une main-d'oeuvre toujours disponible pour les différents travaux agricoles. Ce qui est loin d'être le cas. A titre d'exemple, le repiquage de toutes les rizières est pratiquement impossible à effectuer dans les délais prévus, par manque de main d'oeuvre.

Cette carence de main-d'oeuvre contraint les exploitants à fractionner la plupart de leurs travaux agricoles. Dans ce contexte, le coût de travaux risque d'augmenter par la simple application de la loi de l'offre et de la demande. Certains paysans incapables de réunir la somme nécessaire pour commander ces travaux et ne pouvant pas entièrement compter sur l'entraide familiale

reviennent l'année suivante à la pratique du *fafy*.

- L'utilisation d'intrants (pesticides, herbicides, etc.) est encore à l'état embryonnaire sur le périmètre de Didy. Les Services Agricoles ont dû renvoyer à Ambatondrazaka des stocks invendus.

- Les outillages manuels, attelés ou mécanisés connaissent un certain succès. Leur répartition par types a été recensée comme suit durant la saison 1981-1982 :

	FOKONTANY DIDY	DIRAISANA DIDY
Charrues.....	155	311
Tracteurs.....	1	1
Herses.....	530	1 050
Houes rotatives.....	14	14
Pulvérisateurs.....	8	9
Charrettes.....	30	60
Boeufs de trait.....	1 084	2 477

Source : Services Agricoles de Didy

Remarque : Chaque exploitant est supposé avoir un *angady*.

Il ressort de ce tableau l'importance du Fokontany de Didy par rapport aux cinq autres Fokontany du Diraisana. Charrues et herses restent les plus utilisés. On peut se rendre compte du degré de pénétration en faisant une moyenne par famille de riziculteurs.

	FOKONTANY DIDY 728 familles	FIRAISANA DIDY 1028 familles
Charrues.....	21,29 %	19,10 %
Tracteurs.....	0,13 %	0,06 %
Herses	72,80 %	64,49 %
Houes rotatives.....	1,92 %	0,85 %
Pulvérisateurs.....	1,09 %	0,55 %
Charrettes.....	4,12 %	3,68 %
Boeufs de trait.....	148,9 %	152,14 %

Source : Services Agricoles 1981-1982

Ce tableau montre le sous équipement relatif des paysans de Didy. Mise à part la herse (70 %), la charrue, pourtant instrument de base, n'a été acquise que par 20 % des exploitants.

Comme il est évident que tout le labour n'a pu être fait à l'*angady*, il faut admettre l'existence d'un système de location ou de prêt d'outils agricoles. Une constatation similaire peut aussi être envisagée sur le nombre de charrettes.

La production en paddy de Didy tourne aux environs de 5 000 tonnes. Cette faible quantité pose déjà beaucoup de problèmes aux paysans. Il y a d'abord la précarité du système de stockage traditionnel (grandes nattes enroulées) alors que le climat imposerait l'usage de grenier sur pilotis comme sur la côte orientale. Cette pratique n'est pas connue de la région car même sur les sites anciens, on utilise plutôt des silos.

La commercialisation devrait en principe alléger la quantité à stocker mais on se heurte à divers problèmes dont le plus important est le mauvais état de la route praticable seulement aux véhicules double-pont. L'évacuation des

RAPPORT ENTRE SURFACE RIZICOLE ET TYPES D'EXPLOITATION
DANS LE FOKONTANY DE DIDY ET DU FIRAISAMA

Typologie des familles d'exploitant	Surfaces : moins : moins : moins : moins : moins : moins : moins : plus									
	en ares	de 25	de 50	de 100	de 200	de 500	de 750	de 1000	de 1500	de 1500
Sans terre	:DIDY	7	20	120	170	12	127	27	0	2
	:TotalFRS	23	187	441	312	404	146	29	0	2
	:DIDY	7	20	100	174	198	108	37		2
En FVD	:DIDY	7	20	100	174	198	108	37		2
	:TotalFRS	23	187	413	311	365	121	89	0	2
	:DIDY	23	187	395	311	365		150		1
En FVD + location	:DIDY	23	187	395	311	365		150		1
	:TotalFRS	23	187	413	311	365		150		2
	:DIDY	16	182	311		365		150	0	2
En FVD + métayage	:DIDY	16	182	311		365		150	0	2
	:TotalFRS	23	187	413		365		150	0	2
	:DIDY									
Métayage + location	:DIDY			25		18				
	:TotalFRS			25		18				
	:DIDY									

FVD : Faisance valoir direct
FRS : Firaisana
Sources : Services Agricoles 1981-82

produits et bien le transport des passagers ne se fait plus que par tracteur depuis quelques années au prix de 1 000 FMG par sac de 60 Kg. Ces tracteurs ne circulent pas d'une façon régulière et les exploitants ont envisagé la construction d'un magasin de stockage. La SINPA ayant promis d'assurer la collecte de paddy, les paysans ont construit leur magasin avec désignation des responsables.

Les sacs commencent à s'entasser avec promesse d'enlèvement au plus tard dans la semaine suivante. Pour des multiples raisons, la SINPA n'est pas venue et la collectivité s'est retrouvée avec un stock de deux saisons culturales. Le dégât matériel a été important, une partie ayant été abîmée. Cependant, le dégât moral fut encore plus important dans la mesure où les cultivateurs trompés une fois de plus par l'administration ne veulent plus entendre parler de magasin de stockage et par extension de toute forme de gestion communautaire.

Ceci est très grave pour les projets de mise en place de coopérative rurale. A Didy, l'écroulement du magasin lui-même, faute d'entretien, a mis définitivement un terme tout espoir de reprendre ce projet.

CONCLUSION

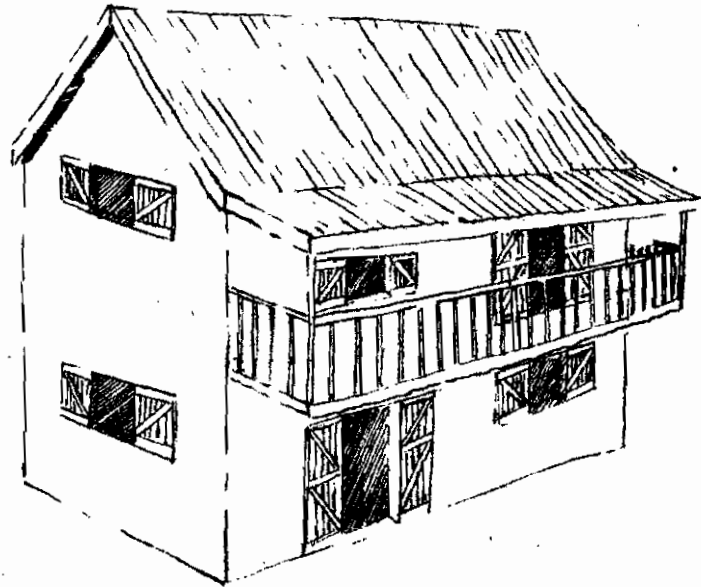
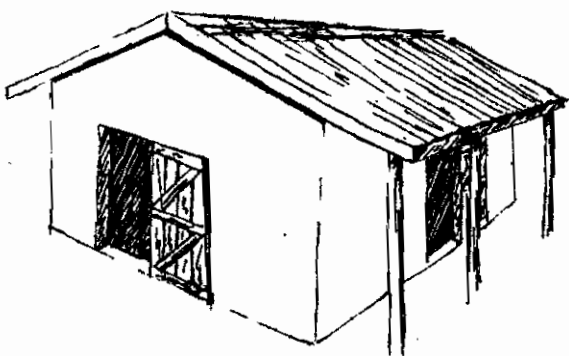
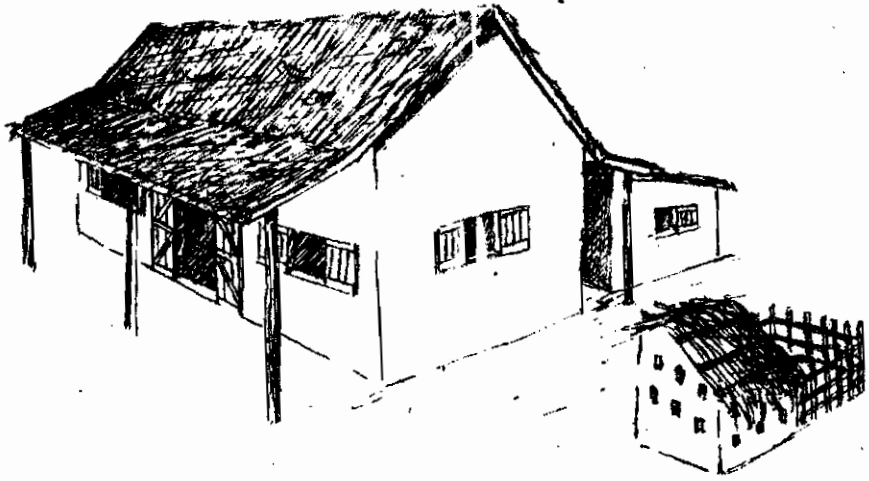
L'étude de cette riziculture de Didy nous a paru intéressante puisqu'elle est relativement jeune. Les responsables pourraient encore envisager un type d'aménagement, cette fois-ci productif non seulement pour les bureaux d'études mais aussi pour les paysans eux-mêmes.

Comme partout à Madagascar les problèmes à résoudre pour intensifier la production rizicole de Didy ne sont pas seulement d'ordre technique. Il faut tenir compte des problèmes sociaux qui ne sont encore très aigus pour le moment à Didy. Toutefois il existe déjà des signes précurseurs d'une situation qui risque d'être explosive. La situation foncière fonctionne pour une large part avec le système traditionnel alors que certains paysans commencent à enregistrer au service de Domaine des terrains à l'insu de l'ensemble de la collectivité. On imagine tous les types de situation conflictuelle qui pourraient survenir le jour où on devrait mettre en place un cadastre officiel. En 1983 aucune terre n'est plus libre dans les marais de Didy. Chaque lot a déjà un propriétaire (officiel ou non) même s'il n'est pas cultivé.

Les types de faisance valoir (fig. 4) montrent déjà la complication des problèmes fonciers. Alors qu'en apparence, des milliers d'hectares en friche pourraient encore être mis en valeur ; en réalité on souligne au contraire l'existence d'un paysan sans terre et des métayers. Notre séjour a été trop court pour une évaluation détaillée de ces types de problèmes mais il semble exister sur ces périmètres de Didy une mainmise d'un certain nombre de notables qui ne résident nécessairement dans cette région.

Ces quelques notes contribuent certes à une meilleure connaissance de la région de Didy mais ne prétendent aucunement avoir fait le tour des problèmes. Notre objectif a été surtout d'engager des chercheurs à travailler sur ces questions afin de préparer le terrain aux éventuels bailleurs de fonds.

Fig. 4 KARAZA - TRANO AO DIDY
Types d'habitat à Didy



UN SURVOL DE LA REGION DE DIDY

par G. HEURTEBIZE

L'examen des photos aériennes est toujours utile. Dans le cas de la mission effectuée à Didy, par exemple, il a permis aux archéologues de repérer d'avance la plupart des "sites à fossés" (1). Mais le court laps de temps passé sur le terrain (moins d'une semaine) n'ayant pas toujours permis d'y faire, dans d'autres domaines, toutes les observations souhaitables, l'utilisation des photographies aériennes, sur place et même ultérieurement, s'est avérée être le complément indispensable permettant de préciser ou d'étendre les indications qui avaient été recueillies directement, mais d'une façon trop sporadique. D'autre part, la région étant couverte par deux missions photographiques, on peut même espérer déceler les modifications qui, de l'une à l'autre pourraient être apparues dans le milieu naturel ou dans l'empreinte que l'homme lui imprime.

Les deux séries de photographies appartiennent aux missions suivantes :

- mission S 45 - S 46 (1957) échelle : 1/51 000 environ
- mission S 45 - S 48 (1967) échelle : 1/26 000 environ

Dix années seulement séparent les deux missions, et la plus récente remonte déjà à plus de quinze ans. Dans ces conditions, on ne doit pas s'attendre à observer des changements de grande ampleur, et ceux qui apparaîtront en cours il y a une vingtaine d'années ne correspondront pas forcément à ceux qui peuvent se manifester maintenant. Mais c'est aux observations actuelles de limiter ou au contraire de prolonger dans le présent celles que les photographies aériennes autorisent dans le passé.

A. - PHENOMENES NATURELS : L'ALLUVIONNEMENT

A l'Est de la région de Didy, les hauteurs couvertes par la forêt descendent rapidement vers les marais dont les sédiments ne remontent guère dans les courtes vallées à pente relativement forte. En revanche, à l'Ouest, la nappe alluviale s'insinue sur des kilomètres dans le chevelu du réseau hydrographique. Parfois, façonnant des îles aux découpures profondes, ne prenant contact avec la terre ferme que par des séries de longues échancrures, la surface du marais évoque l'invasissement par la mer des fjords de Norvège (Fig. 5). Sans être comparable, assurément, aux centaines de mètres d'eau qui ont là-bas submergé les anciennes vallées, cet ennoyage du relief traduit, par son seul aspect, l'épaisseur considérable des alluvions accumulées.

Par ailleurs, l'examen de points de détail sur la limite du marais ne permet pas de déceler la moindre différence entre les clichés de 1957 et ceux de 1967.

B. - ACTION DE L'HOMME SUR LA FORET

La limite de la grande forêt de la côte Est telle qu'elle résulte des déboisements anciens suit une direction générale Nord-Sud et passe, dans la région

(1) Voir la communication de M.C. Radimilahy : "Prospection archéologique de la région de Didy".

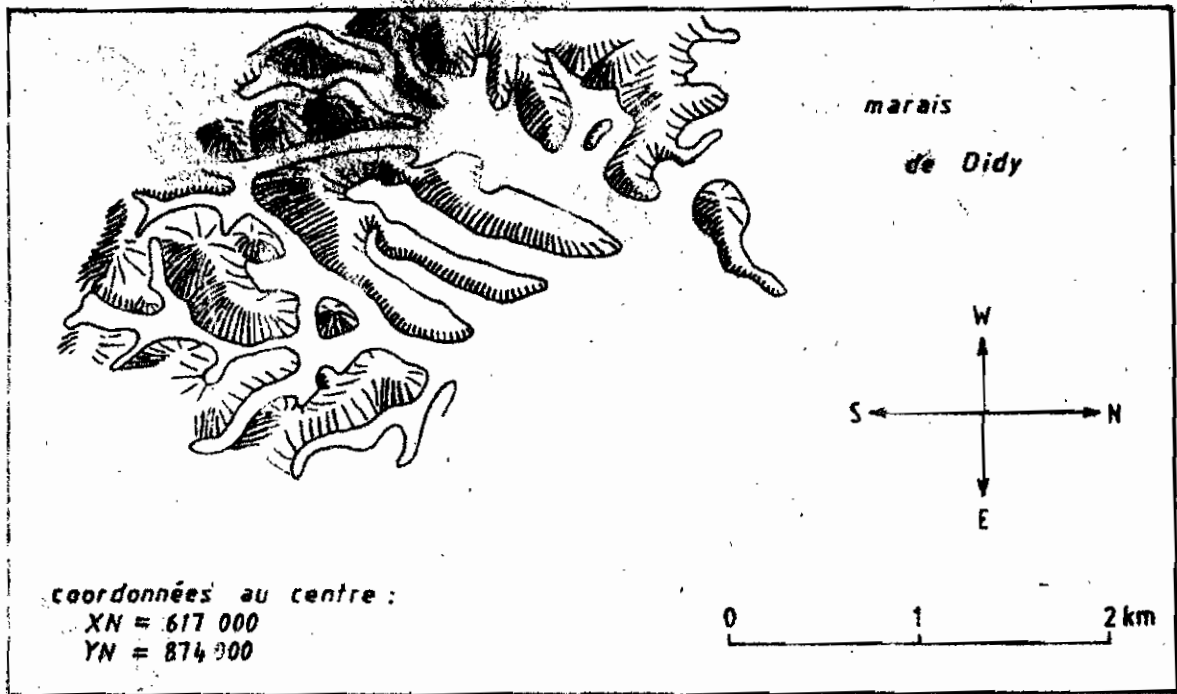


Fig. 5 : Ennoyage du relief – vue cavalière prise à l'extrémité Sud des marais de Didy

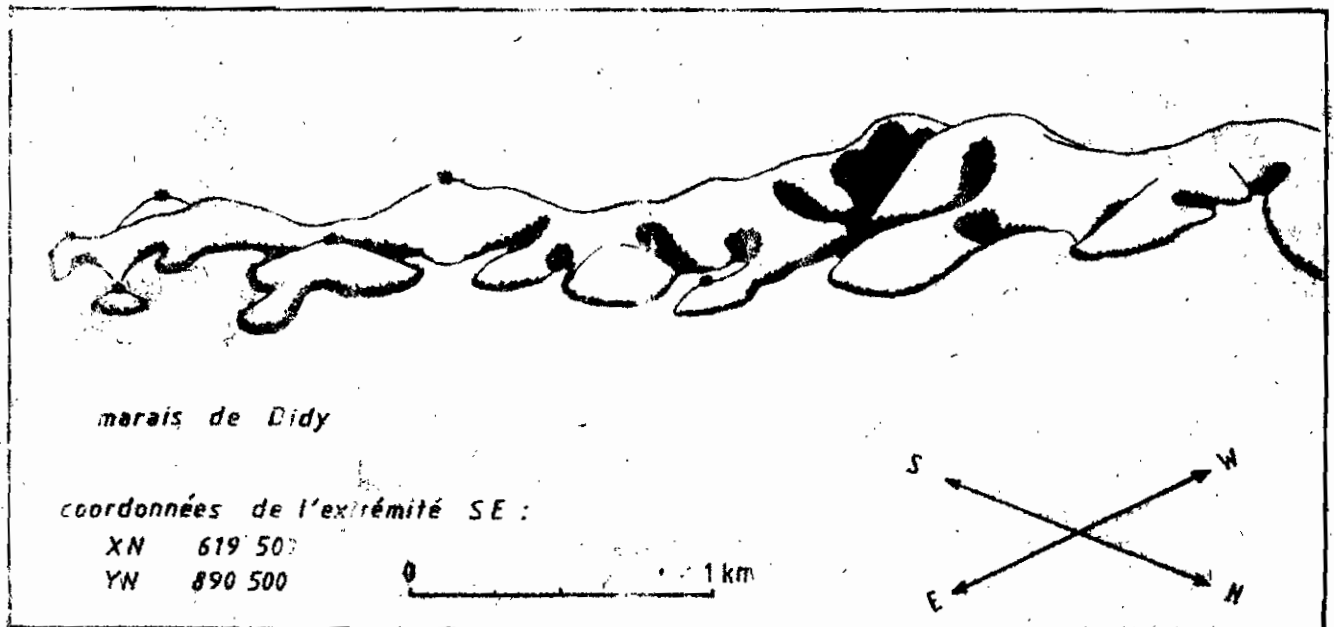


Fig. 5 : Vestiges de la forêt – vue cavalière prise à l'extrémité Nord des marais de Didy

de Didy, le long de la bordure orientale des marais. Cette limite n'a pas varié entre 1957 et 1967. Dans les zones les plus proches de la forêt, où les restes de la couverture végétale originelle sont encore nombreux, on constate que si le défrichement a épargné des hauteurs même modestes (altitude relative de l'ordre de 200 m), en revanche, dans les régions à relief modéré, il commence plutôt par les lignes de crête. Même lorsqu'il a gagné presque tout le terrain, il peut subsister à la base des pentes un lisière forestier continu qui remonte, parfois, dans les vallons à forte déclivité, plaquant des taches boisées sur les versants.

C'est ce que montre la figure , vue cavalière prise dans la partie septentrionale des marais de Didy, à moins de trois kilomètres de la limite de la grande forêt, une dizaine de kilomètres au Nord-Ouest d'Ambohijanahary. Elle présente aussi plusieurs exemples d'une formation curieuse, de petits bouquets d'arbres qui ont été laissés en position sommitale. Il en existe également plusieurs cas au Sud d'Ambohijanahary. Ce ne sont pas des plantations récentes, des eucalyptus par exemple, comme on en voit souvent perpétuer le souvenir d'anciens villages. Néanmoins, s'agit-il toujours bien de vestiges de la forêt primitive ? Ont-ils été épargnés parce qu'ils abritaient des sépultures, ou représentaient des lieux protégés à quelque autre titre ? Nous ne pouvons pour le moment que nous poser ces questions.

Alors que la déforestation ancienne met en contact direct la forêt et les *tanety* qui, sur des centaines de kilomètres en allant vers l'Ouest, ne portent pas d'autre végétation que de graminées, les défrichements récents (pratiqués depuis un demi-siècle) apparaissent nettement comme des atteintes au couvert forestier non encore intégrées aux zones depuis longtemps découvertes. Ils ne sont pas transformés en herbages : ou bien ils portent des cultures, ou bien ils se trouvent repris par la végétation sauvage, broussailleuse, arbustive, parfois même franchement arborée.

Ces défrichements nouveaux sont d'ailleurs extrêmement réduits, non seulement comparés à l'immense forêt dont ils grignotent la bordure, mais même par rapport à la superficie des rizières aménagées dans les marais. On les observe surtout à proximité des villages établis à la lisière de la forêt, c'est-à-dire, de part et d'autre d'Ambohijanahary, sur une longueur totale de 7 à 8 km. En fait, les croupes déboisées sont rares et, sur les clichés de 1957, on n'y discerne pas un seul champ cultivé. Les clichés de 1967 montrent que, dans l'intervalle, la végétation sauvage avait continué à y prospérer, à l'exception toutefois de plusieurs parcelles dispersées, devenues des champs cultivés. Sur ces clichés de 1967, on remarque aussi quelques défrichements nouveaux, strictement limités à la grandeur d'un champ et situés au bas des pentes, touchant donc au marais par un côté.

Les cultures vivrières autres que le riz n'absorbent qu'une petite partie du travail des paysans et, au vu des photographies aériennes, cela était vrai il y a vingt ans plus encore qu'aujourd'hui. En fait, de petites parcelles de terre sont aussi cultivées au niveau même des marais, ou à peine au-dessus, juste à côté des villages. Dans la forêt elle-même on observe, cinq kilomètres environ au Nord et au Nord-Est d'Ambohijanahary, plusieurs clairières isolées ouvertes les unes sur les pentes, les autres dans des élargissements des vallées. On distingue mal, dans ce dernier cas, et aussi bien en 1967 qu'en 1957, si des cultures y sont pratiquées. En revanche, en 1957 déjà les défrichements ouverts sur les pentes étaient abandonnés à la forêt.

Très près d'Ambohijanahary (moins d'un kilomètre à vol d'oiseau) apparaissent dans la forêt quatre formations singulières qui se trouvent toutes sur des points hauts des premières pentes. Deux d'entre elles sont de petites clairières, depuis longtemps laissées à elles-mêmes, car de grands arbres y ont poussé. Les deux autres sont des taches boisées dont les arbres très serrés appartiennent à une seule essence. La plus étendue mesure 150 m dans sa plus grande dimension ; l'autre est deux fois moins longue. Ces bosquets de grands arbres ont un aspect plus dense encore que la forêt qui les entoure.

Les clairières correspondent peut-être à d'anciens villages ou hameaux. Mais que représentent les deux massifs boisés, manifestement plantés de main d'homme ? S'il s'agit d'eucalyptus, il n'appartiennent pas à la même variété que ceux qui croissent à proximité d'Ambohijanahary et d'autres villages voisins, car le feuillage de ces derniers est, sur les photographies, beaucoup plus sombre que celui des bosquets de la forêt.

C. - ACTION DE L'HOMME SUR LES MARAIS

Le principal ensemble de rizières de la région de Didy forme un demi-cercle de deux à trois kilomètres de rayon dont Ambohijanahary est le centre. Ces rizières, qui formaient en 1957 un bloc d'un seul tenant de 600 Ha environ, ne représentent qu'une très faible partie des marais sur lesquels elles sont gagnées, puisque ceux-ci s'étendent sur une quinzaine de kilomètres en Nord-Sud, avec une largeur maximale de sept à huit kilomètres.

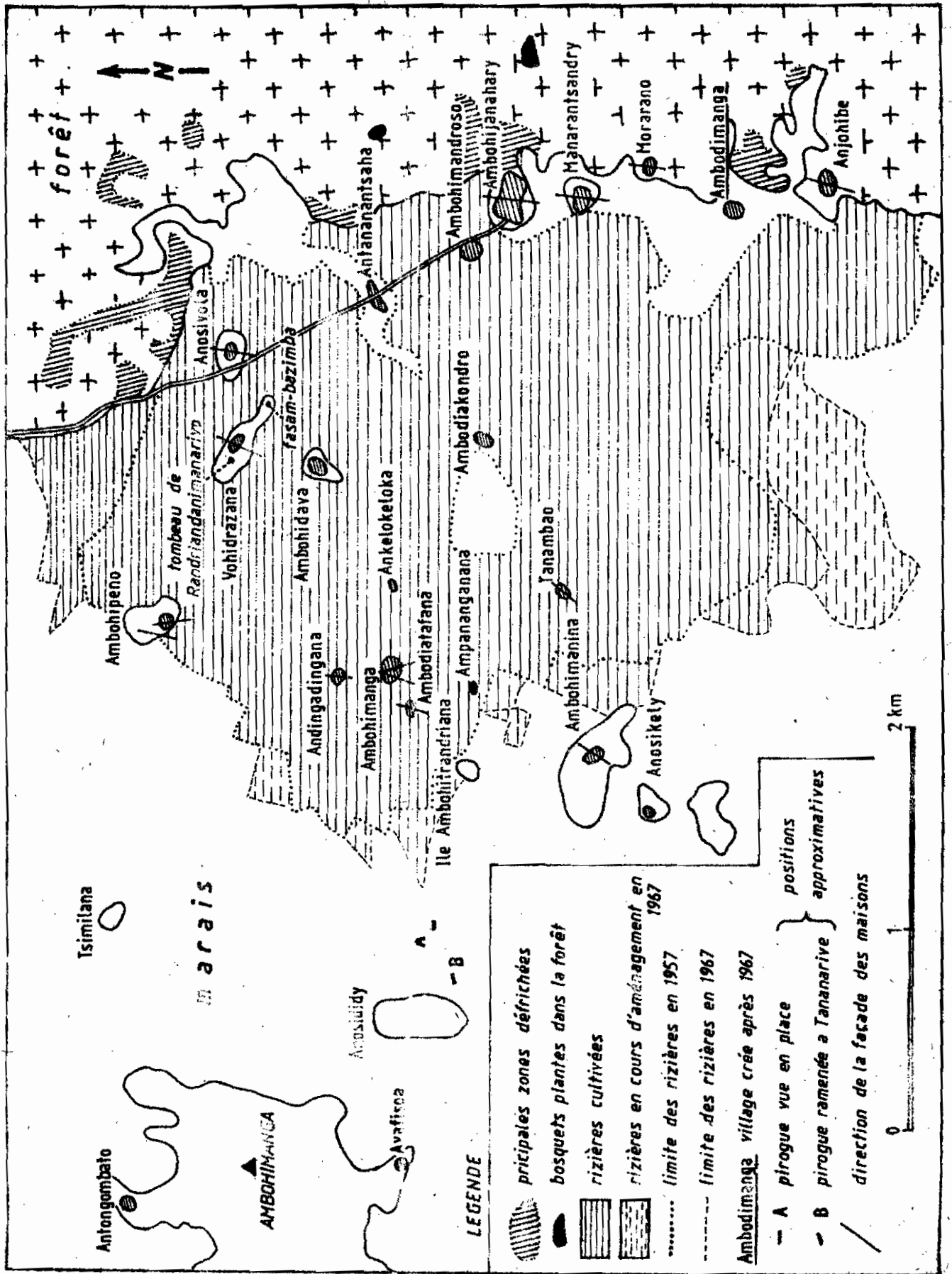
Entre 1957 et 1967, les rizières se sont étendues sur tous les fronts, mais surtout vers le Nord et vers le Sud : les gains sont de l'ordre de 30 Ha au Nord, de 75 Ha au Sud (Fig. 6). Dans ce dernier cas cependant, plus de la moitié ne se trouvait pas encore, en 1967, au stade de la rizière productive : l'aménagement du marais était en cours, c'est-à-dire que des canaux et digues délimitaient de grandes parcelles dont l'intérieur n'était pas encore compartimenté par les diguettes secondaires. Sur le front des rizières tourné vers l'Ouest, les parcelles apparues entre 1957 et 1967 étaient dispersées, et la moitié d'entre elles, à cette dernière date, se trouvaient encore au stade de l'aménagement.

Depuis 1967, l'initiative individuelle et l'action des pouvoirs publics ont encore fait croître les surfaces rizicoles, mais vers l'Ouest celles-ci n'atteignent pas encore, en 1983, l'ilot d'Anosididy.

D. L'HABITAT

Les villages de la région d'Ambohijanahary sont établis sur des promontoires en bordure de la forêt (Ambohijanahary lui-même, par exemple), sur des ilots dans les marais (Ambohipeno, Vohidrazana, Ambohivava, etc...), ou parfois au niveau des marais. Dans ce dernier cas se trouvent en particulier trois villages ou plus exactement hameaux nouveaux, apparus depuis 1967 : Ambodiakondro, Ambohimandroso, Ambodimanga.

En principe, dans la région de Didy comme sur toutes les Hautes-Terres, la façade des maisons est tournée vers l'Ouest. On ne saurait s'étonner que l'orientation



RAY/CH-bidy Jaov. 85

Fig. 6 LA REGION D'AMBOHIMANGA

ne soit pas toujours rigoureuse, qu'une certaine marge d'erreur fasse que des maisons ne regardent pas droit vers l'Ouest, mais soient légèrement tournées vers le Sud ou vers le Nord. Mais on remarque qu'en fait l'erreur est toujours dans le même sens, et ne mérite donc plus le nom d'erreur : les maisons sont systématiquement tournées légèrement vers le Nord, d'un angle compris entre 10 et 20° par rapport à la position théorique, parfois même plus de 20°. La photographie aérienne permet de vérifier rapidement la généralité de cette règle, à laquelle font exception deux groupes de maisons seulement, dans les villages d'Ambohipeno et d'Ambohimanga (Fig. 7).

A l'extrême-Sud de Madagascar, dans l'Androy, on observe un phénomène analogue. Alors que, en théorie, l'axe des maisons est Nord-Sud et l'axe des tombeaux Est-Ouest, maisons et tombeaux sont toujours tournés, par rapport à ces positions idéales, d'un angle qui atteint et dépasse même souvent 20°, dans le même sens que dans la région de Didy, c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre. Poser des questions à ce sujet amène à des réponses qui nient le décalage : on oriente les maisons vers le Nord, les tombeaux vers l'Est, et si erreur il y a, c'est bien erreur involontaire, dit-on.

Il serait intéressant de chercher dans quelle mesure cet écart entre la règle énoncée et les faits s'étend à d'autres régions de Madagascar, et surtout d'en élucider les raisons qui, apparemment, ne sont pas conscientes.

CONCLUSION

Dans une région en cours d'étude, les photographies aériennes permettent de prendre connaissance, rapidement et avec précision, de certaines données générales, l'étendue d'une zone de rizières, par exemple. Leur qualité autorise des recherches de détail, comme l'orientation des maisons. Souvent, elles suscitent des interrogations, lorsque des structures insolites y apparaissent, telles ces bouquets d'arbres plantés dans la forêt ou laissés sur certains points hauts lors des défrichements anciens. Ces interrogations ne peuvent trouver leur réponse que dans des enquêtes menées sur le terrain : l'utilisation des photographies aériennes ne saurait remplacer le travail de recherche accompli sur place, mais elle le facilite et l'enrichit singulièrement.

=====

PROSPECTION ARCHEOLOGIQUE
DE LA REGION DE DIDY



par Chantal RADIMILAHY

Le travail sur le terrain est toujours avantageux pour la bonne connaissance d'une région étudiée. Ainsi la prospection archéologique de la région de Didy a apporté des informations précieuses généralement méconnues des travaux écrits.

La méthode de travail a suivi, en effet diverses étapes. La recherche bibliographique effectuée s'est révélée plutôt décevante en ce qui concerne l'archéologie.

Une autre étude faite à la F.T.M. ⁽¹⁾ a été alliée à ce travail de préparation : l'établissement d'un pré-inventaire des sites probables par l'examen stéréoscopique des photos aériennes. Tous les points insolites supposés correspondre à des aménagements humains ont été ainsi pointés et relevés.

Sur le terrain, la localisation des sites archéologiques a été faite suivant des enquêtes menées auprès des habitants des villages du marais de Didy. Il est ainsi apparu que les "sites présumés" examinés sur les photos aériennes n'en sont pas toujours, et que par contre d'autres "sites sous forêt" n'ont pu du tout être détectés du fait de leur situation.

Quoiqu'il en soit, à partir des informations de la population, nous avons pu dresser un inventaire (fig. 7) assez complet des sites environnants le marais de Didy.

(1) F.T.M. : Foiben-Taosarintanin'i Madagasikara (Institut Géographique National).

Quatre sortes de sites ont été identifiés, sur lesquels des détails d'informations ne sont pas toujours fournis.

I - LES SITES A FOSSES

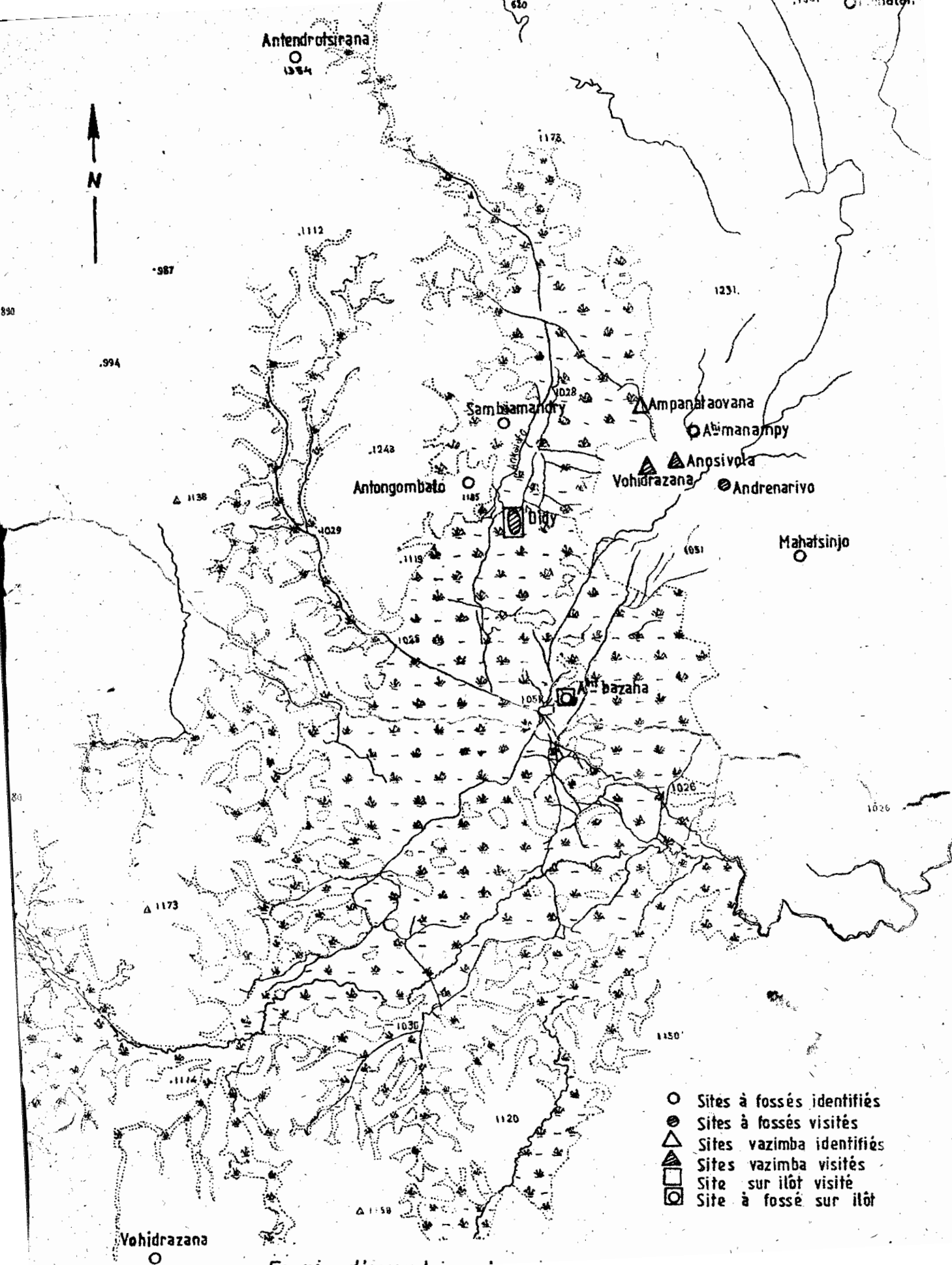
Ce sont les plus connus et les mieux localisés par les habitants. Notons qu'ils se situent dans un rayon de 15 Km à la ronde à partir du Chef-lieu de Firaïšana (Ambohijanahary - Didy). Les C.G.N.⁽²⁾ (Coordonnées Géographiques Nationales : XN/YN) en sont :

- Ambohibazaha	620 300/882 000
- Ambohimanampy-Ambodiabe	623 200/887 300
- Ambohimasina	non localisé
- Andrenarivo	623 700/886 200
- Antendrotsirana	615 400/895 200
- Antongombato	618 700/886 300
- Mahalàna	627 500/896 300
- Mahatsinjo	625 200/884 700
- Sambiamandry	615 400/895 200
- Vohidrazana	611 700/870 500

Les fossés (*hady fetsy*⁽³⁾ dans le parler local) entourant ces sites établis le plus souvent en altitude (entre 1 100 et 1 400 m d'altitude) peuvent être simples, doubles ou même triples, tel Ambodiabe - Ambohimalaza.

(2) Nous utilisons ici le nouveau système de coordonnées adopté par la F.T.M. depuis 1979. Ainsi XN (ou X Nouveau) correspond à l'axe des abscisses et YN (ou Y Nouveau) à celui des ordonnées.

(3) Le mot *hadivory* qui sert à désigner communément les fossés dans de nombreuses régions de Madagascar, s'applique par contre aux tombeaux dans la région de Didy.



- Sites à fossés identifiés
- ◉ Sites à fossés visités
- △ Sites vazimba identifiés
- ◻ Sites vazimba visités
- ◻ Site sur îlot visité
- ◻ Site à fossé sur îlot

Compte tenu du temps très limité dont nous avons disposé, des visites n'ont pu être faites sur la majorité de ces hauts lieux de l'histoire passée. Par ailleurs, la pluie continue, parfois torrentielle a gêné quelque peu notre rythme de prospection, les pistes de passage pour les zébus glissantes ne favorisant pas une progression rapide.

11 - Seul le site d'*Andrenarivo* localisé au Nord-Est d'Ambohijanahary - Didy à quelques 1 100 m d'altitude a été visité. *Andrenarivo* est entouré d'un fossé simple large de 2 m environ et profond de 4 à 5 m. Ce fossé est double à l'Ouest sur une distance de 8 à 10 m environ, et il est déjà comblé. Une pierre levée monolithe de 80 cm de haut constitue l'accès au Nord-Ouest.

Tout au sommet, une terrasse circulaire d'une dizaine de mètres de diamètre, a servi, semble-t-il, de terrasse d'habitat ou de terrasse de culture (?). La vue sur place, d'une épaisse couche de bouses des vaches montre que dernièrement cette place circulaire a été utilisée comme parc à boeufs. D'ailleurs, des enclos élevés du côté Nord-Ouest et du côté Est suivant la partie sommitale du site confirment cette constatation. Ces enclos permettent au bétail d'être enfermé et de ne pas déborder vers l'Est ou vers l'Ouest.

La reconnaissance effectuée a été très sommaire. Une exploration détaillée à l'intérieur de cet ancien village n'a pu être accomplie. Un énorme travail de débroussaillage impossible dans le cadre d'une prospection est exigé, l'humus à lui seul étant déjà épais de 20 à 40 cm.

Les vestiges archéologiques, par exemple des petits débris matériels (tels les ossements, poteries, fragments de métaux, etc.) sont invisibles en surface. Seuls les aménagements nous ont permis de reconstituer l'organisation spatiale dans le site. Concernant justement ce dernier point, les informations de la population locale nous renseignent sur cet aménagement.

La plupart des sites sont entièrement entourés de fossés avec un accès unique. Cet accès est localisé soit au Nord (*Antendrotsirana* et *Sambiamandry*), soit à l'Ouest (*Ambohimanampy*). Toutefois à Andrenarivo, les traditions⁽⁴⁾ rapportent l'existence d'accès aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, au Nord et au Sud. A l'intérieur des sites, dans la partie Ouest des villages, la présence de silos à riz a été aussi mentionnée. Les nombreuses traces circulaires de 70 cm de diamètre repérées dans la partie Ouest et visibles plus particulièrement dans un autre site à fossé à l'Est d'Ambohijanahary en constituent-elles des exemples ? Seule la fouille ou les sondages peuvent confirmer ou infirmer nos différentes données.

Ce dernier site à fossé a été découvert tout à fait par hasard sur le chemin du retour après la visite d'Andrenarivo. Une autre piste signalée par la population, qui est plus éloignée mais débouche tout de suite à l'Est du village d'Ambohijanahary, passe en effet par notre deuxième site. Il est localisé à l'Est d'Ambohijanahary, car d'Andrenarivo, notre direction a été plein Est suivie d'une bifurcation vers le Sud pour enfin retourner vers l'Ouest. Ici aussi, le fossé est simple. Les anciennes terrasses d'habitat avec les présumés "silos à riz" sont bien visibles dans la partie Ouest du village. Nous n'avons aucune information sur ce dernier site.

12 - Tradition liée au site d'Andrenarivo. Ce village aurait servi de lieu de refuge à la population originaire d'Anosididy qui, auparavant, aurait déjà migré à Ambohijanahary. En effet, lors des attaques sakalava, le chef Ndrekirija⁽⁵⁾ aurait intimé à son fils Randriariary d'amener le peuple à Andrenarivo. Et il serait resté seul à affronter les "mille"

(4) Nos principaux informateurs ont été MM. Rakotozandriny et Ramora (Membre et Président du Comité Exécutif du Firaisana de Didy) du village d'Ambohidava.

(5) Une autre version recueillie auprès d'autres informateurs désigne le nommé Ndrekirija comme ayant été le Chef Sakalava. Ses descendants habitent même la région de Didy. Voir la communication de D. Raherisoanjato : "L'îlot d'Anosididy en pays sihanaka. Traditions orales et histoire".

Sakalava dirigés par Reningitabe ⁽⁵⁾. Après force ruses qui ont permis la défaite de l'armée sakalava, à l'actuel endroit nommé Andohaolona, seuls Ndrekirija et Reningitabe se sont affrontés en dernier lieu. Après un bref duel, les deux chefs auraient tous les deux succombé.

Les descendants de Ndrekirija avec son fils Randrianariary en sécurité à Andrenarivo se sont ensuite multipliés et sont restés au même endroit. Plus tard, ils se sont dispersés et, le site d'Andrenarivo est actuellement abandonné.

II - LES SITES VAZIMBA

Notre propos ici n'est pas de faire une étude sur les vazimba. Nous nous contenterons seulement de relever des points qui semblent communs à de nombreuses régions de Madagascar, et surtout les Hautes-Terres. Les Vazimba constituent, selon les légendes, la première vague des habitants. Toute structure insolite et bizarre (architecture de pierre, des tombes présumées, broussailles, sources, etc.) leur est attribuée.

Ainsi à Didy, comme dans d'autres régions, on dit que ces Vazimba sont maléfiques. Passer auprès de leur tombeau supposé porte malheur, surtout aux bébés. Cette malédiction se manifeste par des maladies ou par d'autres déformations physiques (boiterie, tête déformée qui présente la face vers l'arrière, etc.). L'approche de ces lieux en est absolument interdite aux enfants en bas âge.

Deux noms nous ont été communiqués pour ces Vazimba. Ce sont Rasimpona à Vohidrazana ⁽⁶⁾ et le Vazimba Ndremsolabe à Ampanataovana, un village d'immigrants metsileo. Notons que, comme à Anosivola où on mentionne aussi la présence d'une tombe vazimba, tous nos sites sont encore habités.

(6) Voir la communication de G. Heurtebize. "Un tombeau vazimba à Vohidrazana (Région de Didy)".

Quant à l'origine de la méchanceté attribuée à ces vazimba, les explications données sont très floues. Nous avons essayé d'explicitement la provenance du terme. Selon les informations recueillies, il semble que ceux qui ne sont pas enterrés avec leurs entrailles sont considérés comme vazimba.

Nous ne pouvons nous empêcher de penser ici à cette coutume très ancienne sur les funérailles et qui consiste à jeter les entrailles des défunts dans les marais.

III - LES SITES A PIERRE LEVEE

Ceux-ci sont aussi assez nombreux. Les pierres levées (*tsam-gambato* dans le parler local) qui ne sont pas une coutume traditionnelle de la région, pourraient peut-être nous donner une indication sur la chronologie.

Tout ce que nous pouvons faire pour le moment est de dresser une liste de ces sites selon les informations recueillies localement. Ce sont :

- Ambohimasina
- Ampasanambo qui recèle un (ou des ?) tombeau, une (ou des ?) pierre levée et des tessons de poterie.
- Antsilaidririnina
- Ratsitampona
- Vohitraloy.

Tous ces toponymes nous ont été mentionnés, sans localisation précise.

IV - LES SITES A METALLURGIE

Il semble que le fer n'ait pas été tellement travaillé dans la région du fait de l'absence de minerai. Toutefois, deux sites nous ont été

désignés comme recelant des laitiers de fer (*taim-by*), le minerai s'y trouvant à proximité, dans le gisement d'Amby.

Le premier site est celui d'Ambohimanjaka dans la région d'Andaingo. Les *taim-by* se localisent plus précisément au lieu dit Ambatoroé, la forge étant établie dans la partie Ouest du site.

Le deuxième site est celui d'Antongombato (CGM : 618 700/886 300) où l'on aurait aussi exploité de l'or (?).

Un autre fait doit être signalé ici. Le *fady* d'utilisation de matériel en fer pour travailler les rizières le Jeudi est un fait récent⁽⁷⁾. Ceci, serait-il dû à la quasi-absence du travail de la forge dans la région autrefois ?

En effet, plus au sud sur les Hautes Terres, dans la région d'Amoronkay, très connue pour le travail du fer depuis les temps anciens ce *fady* de travailler les rizières, le Jeudi, avec du matériel en fer se rencontre aussi.

Par la suite, à l'heure actuelle, c'est le travail des rizières même sans matériel en fer, qui est prohibé. A Didy, les paysans utilisent des instruments en bois le Jeudi pour les rizières⁽⁸⁾.

Notons enfin que certaines traditions concernant le peuplement dans la région d'Amoronkay font remonter les origines en pays sihanaka.

(7) Le *fady* aurait été instauré très récemment (en 1947) à la suite de cataclysmes naturels quand la population a essayé de ne pas suivre le *fady* du Jeudi. Seul le fer a été alors prohibé.

(8) Voir la communication de S. Rakotovololona : "Les Paysans et les problèmes de mise en valeur des marais de Didy".

V - NOSIDIDY :

De Nosididy (fig. 8), nous avons rapporté très peu de vestiges archéologiques. Ce sont des tessons de poterie récoltés en surface donnant des bribes de renseignements sur la culture matérielle ancienne de la région. Ces tessons de poterie, quelquefois graphités, constituent des bords de récipients et des pieds d'assiettes (fig. 9). L'épaisseur moyenne est de 8 - 9 mm. Les bords sont simples, amincis et légèrement déjetés vers l'extérieur. Un décor en empreinte des doigts (A'didy- 1/01-83) suit la partie supérieure sur un fragment récolté. La pâte très fine contient peu de grains de sable.

Nos informateurs, se souviennent encore de la désignation de ce matériel en poterie. Ainsi, nous avons :

- Le *Kabamanja* : une écuelle ayant un pied de 20 cm de haut environ (A'didy - 4/01-83).

Ce genre d'ustensiles semble aussi avoir été général sur les Hautes Terres. Des fouilles effectuées récemment ont, en effet, permis la mise à jour de ce même type de vaisselle.

Les informateurs citent aussi, toujours pour les ustensiles, d'autres matériels en céramique et en bois :

- Le *sakisaky* : (marmite servant à cuire les mets). De telles sortes de marmites sont encore visibles sur le marché d'Ambatondrazaka.

- Le *saba* : marmite servant à cuire le riz). L'argile travaillée serait récoltée vers le Nord, à Ambonga.

Les cuillères sont taillées dans le bois (*harongana*)⁽⁹⁾, et actuel-

(9) *harongana* : *haronga madagascariensis*.

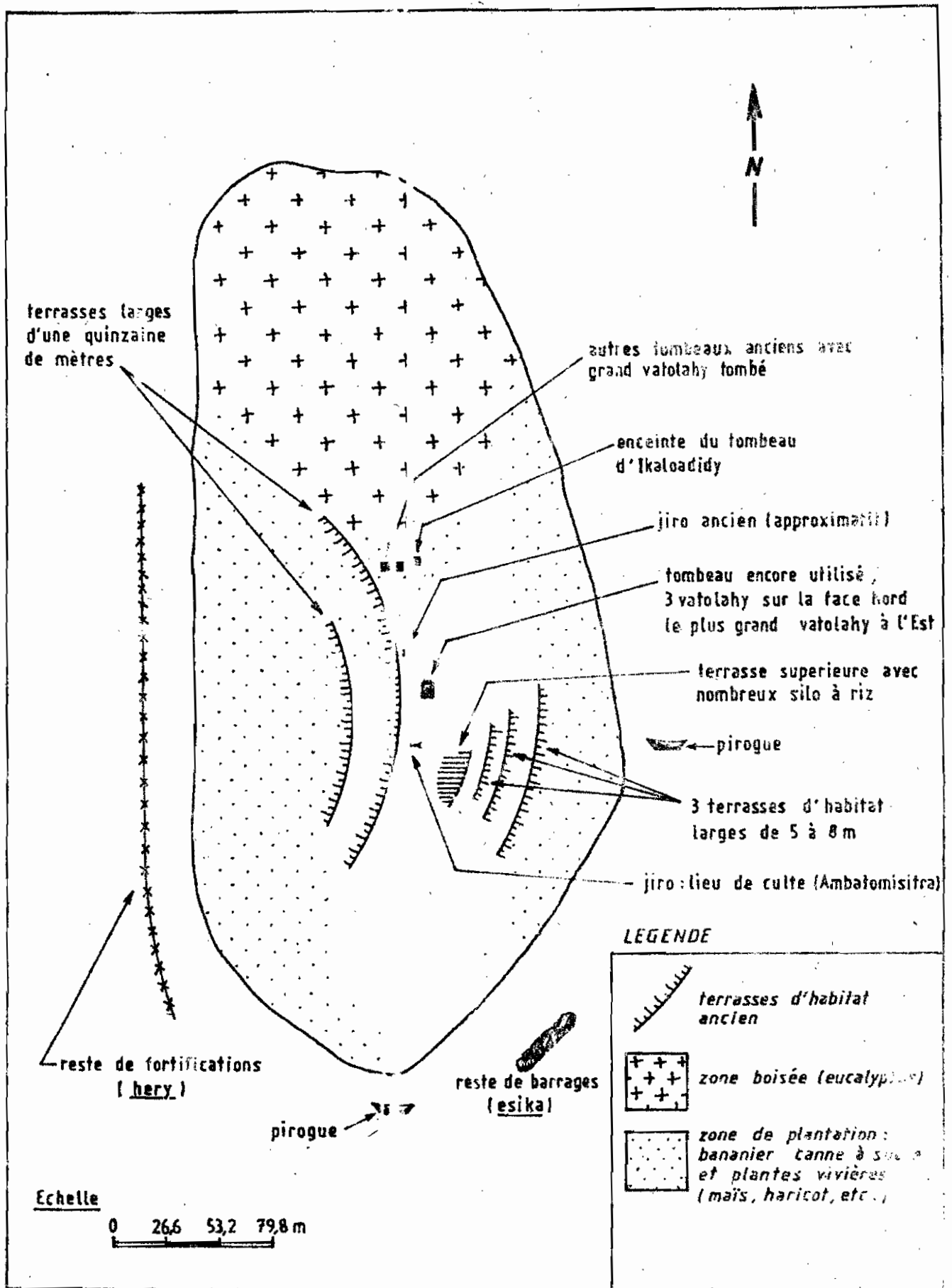
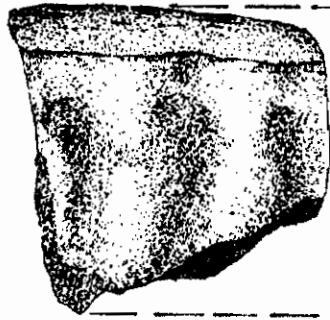
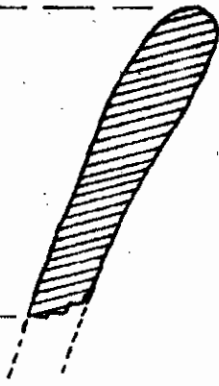


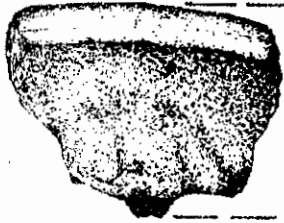
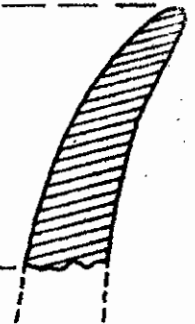
Fig-8 NOSIDIDY



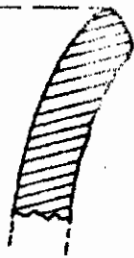
A'didy - 1
01-83



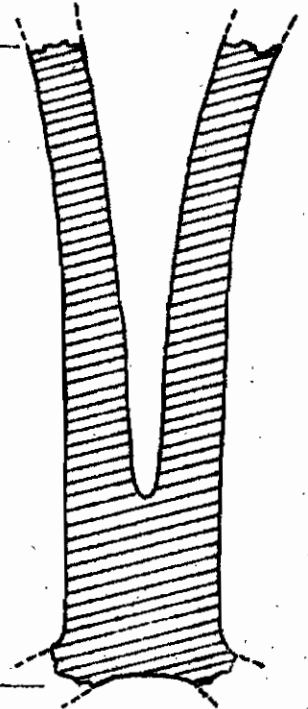
A'didy - 2
01-83



A'didy - 3
01-83



A'didy - 4
01-83



lement d'ailleurs bon nombre de gens ont encore conservé la pouche en bois.

Au stade actuel de nos recherches, il est encore impossible de dresser une chronologie même sommaire de ces sites. Toutefois, nos informateurs ont affirmé l'antériorité des sites à fossés par rapport à Nosididy. Sur quels critères s'est-il basé. Les recherches ultérieures auront pour tâche d'essayer de résoudre ce problème grâce en particulier aux fouilles archéologiques.

Par ailleurs, nous voudrions soulever ici l'intérêt des sites à fossés localisés dans la région forestière le long de la côte orientale et vers l'intérieur. Nous ne doutons pas que des informations capitales y soient recelées.

Des prospections archéologiques ont déjà permis de découvrir de ces sites à fossés dans des lieux insoupçonnés : ex. Vohidrazana dans la forêt d'Andasibe (ancien Périnet), les sites situés le long du liseré forestier des Hautes Terres orientales, ou encore les sites à fossé de la forêt au Nord de Taolagnaro.

On peut se poser la question selon laquelle les sites à fossés ont proliféré de la côte Est vers l'intérieur ou vice-versa, puisque dans la partie occidentale de Madagascar, les travaux faits jusqu'ici n'ont guère montré l'existence de tels sites.

Peut-être les informations contenues dans ces sites sont-elles déjà à un stade de grande détérioration compte tenu des conditions naturelles. Seules les fouilles peuvent apporter des réponses précises.

L'ÎLOT D'ANOSIDIDY EN PAYS SIHANAKA :
TRADITIONS ORALES ET HISTOIRE

par Daniel RAHERISOANJATO

Anosididy désigne l'un des flots situés dans la zone marécageuse de Didy, en pays sihanaka, à 45 km d'Ambatondrazaka (Cf. Fig. 10 : carte de localisation). A la différence des autres flots (Ambohimanga, Ambohidava, Vohidrazana, Anosivola) où l'on voit se dresser des villages dont les maisons sont couvertes de *vendragna* ou *herana* (*Cyperus latifolius*), Anosididy n'est plus habité. De loin, la vue de l'îlot montre des champs de bananiers et de canne à sucre ainsi que des cultures vivrières comme le manioc, le maïs et la patate douce.

Mais Anosididy doit aussi son intérêt aux liens qui le rattachent aux habitants des villages voisins : d'abord ceux qui sont construits sur les flots déjà cités ci-dessus, ensuite ceux qui se trouvent à l'Est sur la terre ferme, à la lisière de la forêt orientale (Ambohijanahary, Manaratsandry et Amboðifany). En effet, Anosididy est à l'origine de ces populations car les derniers occupants de l'îlot constituaient leurs ancêtres. Aussi l'histoire d'Anosididy et de ses anciennes populations nous sera-t-elle connue par l'étude des traditions orales se rapportant à cet îlot, qui restent très vivaces dans la région, auxquelles viendront s'ajouter des éléments ethnologiques et archéologiques, résultat d'une observation directe faite sur le terrain.

I. - L'ORIGINE DU MOT ANOSIDIDY

Sur la carte (Feuille S-45), les coordonnées de l'îlot (d'après le système de coordonnées géographiques nationales) sont les suivantes : XN = 619 500 ; YN = 885 500. Pourtant le nom de Didy couvre une assez grande région de 7 800 km² de superficie, limitée au Nord par la région d'Antsevabe, au Sud Ambohibe, à l'Ouest Tsaratampony et à l'Est Bemainty et Ambodinato.

Selon les habitants d'Ambohijanahary (interview enregistrée de MM. Ratsimijery Michel, 67 ans, ancien maire rural et Rasetroka Rabemananjara, 85 ans, cultivateur), Anosididy doit son nom à son insularité par le fait qu'il est toujours entouré d'eau durant toute l'année. Par contre, à la saison sèche, il ne reste plus d'eau autour des autres flots, permettant ainsi une communication à pied sec entre les différents villages.

Pour leur part, les gens du marais rapportent qu'Anosididy est une nouvelle appellation survenue à la suite d'un événement important dont l'îlot a été le théâtre. Ce dernier renseignement a été confirmé par un grand nombre d'informateurs, en particulier les gens des villages d'Ambohimanga et Manaratsandry. D'après les informations recueillies, l'îlot s'appelait autrefois Anosimanajivo. Puis il a changé de nom après l'arrivée de Kalo, une jeune fille qui aurait été d'origine royale, pour devenir plus tard la souveraine.

Ici, les traditions orales n'ont pu fournir des renseignements, ni sur les parents de Kalo, ni sur le motif de son déplacement. En outre, les informations sont contradictoires sur le pays d'origine de la jeune fille. Selon Ratsimijery Michel,

Kalo aurait été d'origine bezanozano venue de Fierenana, à l'Est d'Amboasary. Par contre, Rabehandrina d'Ambohimanga rapporte que Kalo venait de Marotandrano, au Nord, dans la région d'Andilamena. Cette dernière information peut-elle induire l'hypothèse d'une origine sihanaka, sakalava, ou bien encore betsimisaraka ? Pour le moment, nous n'avons pas pu élucider ce problème qui mérite toutefois d'être approfondi par un séjour assez prolongé dans la région.

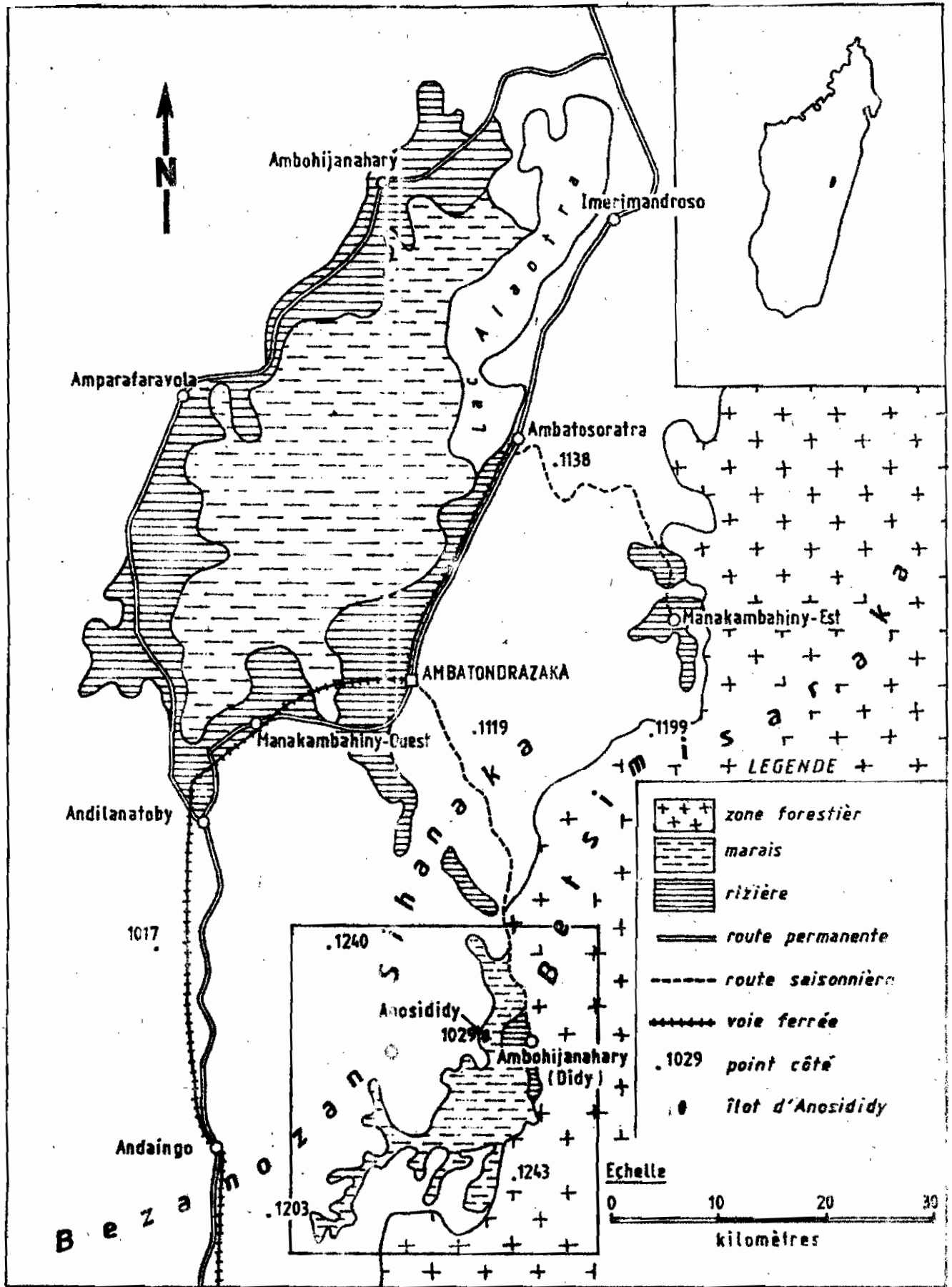
Accompagnée de ses deux soeurs, Ravoahangy et Rafanotany, la jeune Kalo aurait été conduite par des esprits (*nentin-javatra* pour citer l'expression de nos informateurs) ; puis elle finit par s'installer définitivement sur l'îlot malgré les prières de ses compagnes qui portaient ailleurs : "*Rehefa tsy handeha ianao dia apetra-ka aminao ny miadidy an'ity tany ity*" (Si tu ne veux pas partir, tu auras donc la charge d'administrer ce pays). Après consultation du *Mpanasary* (devin) dont l'avis était toujours demandé pour toutes décisions importantes concernant la vie du village, Kalo fut désignée reine d'Anosimanarivo.

Cette nouvelle situation qui avait bouleversé la vie des habitants entraînait en premier lieu le changement de nom de l'îlot. En effet, Anosimanarivo fut appelé *Anosididy*, autrement dit "une île imposée". En fait, cette nouvelle appellation vient du changement de statut de l'îlot et de ses habitants qui se trouvaient sous tutelle de Kalo, devenue elle-même Kaloadidy. Le second point qu'il faut relever porte sur l'étendue du territoire dépendant d'Anosididy, c'est-à-dire de la région qui devrait être le royaume de Kaloadidy. Sur ce point, nous n'avons reçu aucune information. Cependant, il est curieux de constater que la région se trouvant à quarante kilomètres à vol d'oiseau autour de l'îlot porte à présent le nom de Didy. Cette région désigne ici la partie méridionale du pays sihanaka.

II.- ANOSIDIDY ET SON ORGANISATION SOCIO-POLITIQUE

Les informations recueillies à partir de diverses interview enregistrées à Ambohijanahary et Manaratsandry vont nous fournir des renseignements intéressants pour reconstituer l'histoire d'Anosididy et comprendre son évolution socio-politique. Mais la visite de l'îlot s'est avérée indispensable pour nous permettre de compléter, vérifier et rectifier au besoin les données fournies par les traditions orales. Il faut aussi noter la présence à nos côtés de M. Rabehandrina, 77 ans, qui figure parmi les derniers occupants du site et qui nous a servi de guide durant une journée entière. Sa présence sur les lieux nous a été d'une très grande utilité car il est intéressant d'écouter par la bouche d'un informateur les récits des événements dont il a été le témoin ; en outre, la découverte de certains endroits familiers et des traces d'objets usuels lui servira de repères pour évoquer le passé de la manière la plus complète et la plus fidèle possible.

Il nous faut rappeler que l'îlot s'appelait autrefois *Anosimanarivo* (littéralement, "l'île des mille"). Sur ce point, nos informateurs sont unanimes pour parler des mille jeunes filles qui se trouvaient sur l'îlot, c'est-à-dire les *Arivo samindrara* pour citer l'expression bien connue de la région. L'emploi du nombre mille et l'exemple des jeunes filles dont le nombre excède le plus souvent celui des jeunes gens ne sont en fait qu'une façon bien courante pour montrer le nombre considérable de la population. Par ailleurs, notre guide rapporte qu'à Anosimanarivo, les maisons semblaient se serrer les unes à côté des autres à cause du nombre des habitants et chaque maison ne disposait d'aucun espace libre pour servir de cour.



RAT / RM-RB - Sidy Pp. 83

Fig. 10 CARTE DE LOCALISATION

Pour notre part, la configuration de l'îlot dont les côtés sont abrupts et les traces d'habitat qui couvrent les pentes justifient cette information. En effet, il nous a été difficile de monter par le côté Est de l'îlot où nous avons trouvé à chaque pas d'anciennes terrasses d'habitat. En outre, l'état du sol qui couvre le sommet boisé et aplati de l'îlot révèle les traces d'une occupation humaine fortement enracinée, qui font contraste avec les nouvelles zones de plantation de création récente.

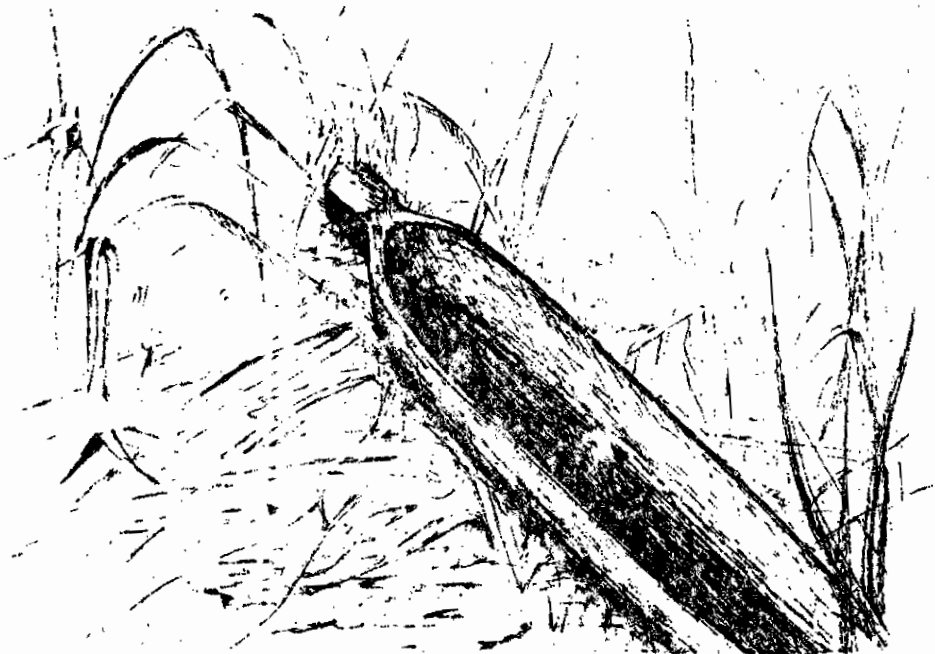
A l'origine, les habitants de l'îlot venaient des endroits se trouvant sur les bords du marais, que des populations *vazimba* auraient abandonnés pour aller s'installer dans l'Ouest. Pour des questions de sécurité, les gens se fixaient à Anosimanarivo car l'îlot offrait à leurs yeux une position défensive remarquable. En effet, Anosimanarivo se situe entre l'embranchement de deux rivières : l'Akaiafo à l'Ouest et l'Antsongovola à l'Est. Puis les habitants avaient construit sur l'Antsongovola une sorte de barrage (*esika*) qui détournait le cours des eaux, si bien que le village devenait un lieu de refuge en cas de danger.

A Anosimanarivo, les habitants vivaient par petits groupes (*tarika*) et le choix de leur implantation se faisait en fonction de la chronologie des arrivées de différents groupes : au Nord, les Zafitoamanitra, les Zafitomporano ; au Sud, les Zafindranomanjaka, les Zafindrenila a (1). La vie du village reposait sur la décision du conseil des vieux (*olom-baventy* ou *Belahy*) qui réglaient par négociation les questions intéressant la vie de la population. Mais il existait à Anosimanarivo un personnage influent dont l'avis était toujours sollicité en cas de décisions importantes : c'était le *Mpanazary* (2) qui tenait le rôle de maître de cérémonie (*joro*) devant le lieu de culte du village, situé au Nord de sa maison.

Au cours de la visite de l'îlot, nous avons retrouvé sous la conduite de notre guide ce lieu sacré (*Ambatomainty*) où nous avons trouvé deux petites pierres superposées dont la première est plantée dans le sol. A côté de ces pierres se dresse un *jiro* récent formé d'un pieu de bois de 2,5 à 3 m de hauteur, dont le sommet se termine par une fourche faisant face à l'Est.

A l'époque, les habitants vivaient de la pêche, notamment de crevettes et d'anguilles, et aussi de l'élevage de zébus qu'ils gardaient sur de grands pâturages (*kijana*) à Antanetibe, Ambatomainty, situés à l'Ouest sur la terre ferme ; ils cultivaient dans les marais du riz qu'ils semailent à la volée, dont les récoltes étaient transportées au village au moyen de pirogues géantes et conservées dans des silos creusés dans le sol.

La visite de l'îlot nous a permis la découverte des tessons de poterie, plusieurs silos à riz et deux grandes pirogues d'environ dix mètres de long et enfoncées dans les eaux du marais au Sud et à l'Est du village (3) (Fig. 11 : Une des pirogues géantes d'Anosididy). Il faut aussi noter, selon l'information fournie par Ratsimijery, l'existence dans la partie Sud de l'îlot d'un second lieu sacré qui a servi d'abattoir pour les animaux de sacrifice. Sur cet endroit se dressait un gros pieu de bois planté dans le sol (*mako*), auprès duquel on attachait les zébus. Le sang était recueilli pour être versé sur les pierres du *jiro*, au moment où le *Mpanazary* évoquait les ancêtres. Enfin, la cérémonie qui était accompagnée de grandes libations de *toaka gasy* (4) prenait fin par une formule rituelle prononcée en commun par les membres de l'assistance : "*Ho tsara be, Andriantombo Andriamanahary*" (Sois bon, ô Dieu Créateur).



HAY 82-Didy, Rev. 88

Fig. 11 UNE DES PIROGUES GEANTES D'ANOSIDIDY

Mais l'événement le plus marquant fut l'arrivée de Kalo qui provoqua de grands changements dans la vie de la population. En premier lieu, la nouvelle venue fut désignée reine de l'ilot (*Ampanjaka*) : ce fut un personnage nouveau qui venait supplanter sur le plan de la hiérarchie sociale le conseil des anciens et le *Mpanazary*. Deuxième point à relever : l'attribution à la reine d'une maison au centre du village, à côté de celle du *Mpanazary*. Ce dernier gardait cependant son rôle dans les cérémonies rituelles, mais il devenait en plus le conseiller de la reine. Il faut enfin remarquer la division qui se créait au sein de la population sans que cela entraînât la dislocation du village qui restait uni autour de la reine. A ce propos, nos informateurs rapportent que le tiers de la population (*Tariky ny fahatelo*) se groupait au centre, aux côtés de la reine, tandis que les deux tiers (*Tariky ny voatokony*) se partageaient le reste, notamment le Nord, l'Est et le Sud.

La reine Kalo ou Kaloadidy eut un fils Ndrempto, sans qu'on sache qui était le père. Mais le jeune prince aurait été tué au cours d'un affrontement contre les Sakalava. A sa mort, Kaloadidy fut enterrée dans l'ilot, sans qu'elle laissât de descendants (5) (Fig. 12 : Le tombeau de Kaloadidy).

III.- ANOSIDIDY FACE AUX ATTAQUES DE SES ENVAHISSEURS

L'insularité d'Anosididy lui a valu depuis longtemps un renom tout particulier en matière de défense.

Pour assurer davantage leur sécurité, les habitants ont construit tout autour du village des fortifications faites avec du bois que leur offrait la grande forêt située à l'Est. Il faut aussi noter le rôle du *Mpanazary* qui jouissait auprès de la population d'un pouvoir mystérieux par ses dons surnaturels dus à son *hasary*. En effet, cet homme savait prédire le jour et l'endroit choisis par l'ennemi qui venait attaquer le village ; il savait aussi, grâce au pouvoir de son *hasary*, utiliser les forces de la nature comme la pluie ou la foudre pour arrêter ou anéantir complètement les attaques ennemies.

Les informations fournies par MM. Rabehandrina, Ratsimijery et Rasetroka nous apprennent qu'à l'époque de Kaloadidy, les habitants de l'ilot ont subi à plusieurs reprises l'assaut des Sakalava (6). En revanche, ces informateurs n'ont pas parlé de guerres contre les autres populations comme les Betsimisarakà à l'Est et les Bezanozano au Sud.

La première attaque sakalava venait du Nord et couvrait la région d'Antsevabe. Mais l'ennemi fut arrêté à Sahatelo grâce à l'action du *Mpanazary* qui avait mis du poison dans l'eau d'une rivière. D'où la mort d'une partie des troupes sakalava. Depuis ce temps-là, cet endroit s'appelait Andranotsinomina (littéralement : "le lieu où l'eau n'est pas buvable").

Mais les Sakalava reprenaient l'assaut par le Nord-Ouest. Devant cette nouvelle situation, le *Mpanazary* fit tomber de la foudre qui coupa court l'avance des troupes ennemies. Cet endroit fut appelé par la suite *Sarobaratra*, c'est-à-dire le lieu où la foudre est fréquente.



RAT/RB-bidy Fev. 85

Fig. 12 LE TOMBEAU DE KALOADIDY

Les Sakalava passaient ensuite au Sud du pays, mais ils étaient arrêtés par les eaux profondes de l'Ivondrona, malgré leurs efforts pour chercher un endroit propice à la traversée du fleuve. En fin de compte, les Sakalava durent abandonner, mais le souvenir de leur passage fut conservé sur le lieu. En effet, l'endroit où les troupes ont dressé leur campement porte à présent le nom d'*Antobitsakalava*, autrement dit le camp sakalava.

Durant ce temps, les habitants d'Anosididy renforçaient leur protection autour de l'îlot. Sur ce point, nos informateurs nous ont parlé de la construction de fortifications faites de pieux pointus (*hery*). Ces pieux qui étaient profondément plantés dans le sol se croisaient vers le haut, à environ 30 cm de hauteur ; ils étaient aussi distants de 20 à 30 cm et reliés entre eux par un bois transversal qui barrait le passage. Enfin, les pieux étaient faits de bois de forêt (*setrona*) qui sont dotés, semble-t-il, de propriétés dangereuses et qui peuvent provoquer une mort subite sur des blessures reçues à la suite d'une tentative visant à franchir les fortifications.

En ce temps-là, le village disposait de deux entrées : à l'Est l'accès était très difficile car seuls les hommes pouvaient y passer, demandant alors de gros efforts (*Ambavahadindahy*) ; en revanche, on entrait facilement à l'Ouest et ce portail était réservé aux femmes (*Ambavahadambavy*).

Lors de la visite du site, nous avons retrouvé sur le côté Ouest de l'îlot une bonne partie de ces fortifications qui sont restées enfouies dans les eaux du marais, tandis que les entrées ont complètement disparu devant les travaux de plantation entrepris par la population actuelle (Cf. Communication de Chantal Radimilahy, Fig. 8).

A l'époque, la seule possibilité de communiquer avec l'extérieur restait pour les habitants d'Anosididy l'usage des pirogues qui étaient formées de grandes embarcations creusées dans un seul tronc d'arbre et qui pouvaient transporter une vingtaine de personnes (7). A ce propos, MM. Ratsimijery et Rabehandrina nous ont parlé de l'existence de six pirogues dont le nom correspondait à celui du bois de forêt qui avait servi à leur fabrication : Hazomena, Moango, Amboaramanitra, Harina, Longotra, Varongy. Les mêmes informateurs auxquels est associé le Chef de poste médical d'Ambohijanahary, rapportent que ces pirogues provenaient du Nord, mais elles furent conduites à Anosididy sous l'effet du *hazary*. A la suite de cet événement, les cours d'eau qui avaient servi de passage à ces pirogues changeaient de nom : Mihorikilakana, Manohilahy. A ce sujet, il est curieux de constater que ces rivières se situent dans le Nord-Ouest du pays sihanaka et que leur nom évoque pour la population l'origine des pirogues d'Anosididy.

La dernière attaque sakalava se déroulait à l'Ouest de l'îlot. Cette fois-ci, nos informateurs rapportent que le *Mpanazary* avait porté son pouvoir sur les pirogues. Ce fut, semble-t-il, un jour de lundi. Sous l'effet du *hazary*, les pirogues quittaient le village et se dirigeaient vers les Sakalava qui attendaient sur la terre ferme, en contre-bas du massif d'Antongombato. Sans se soucier de rien et croyant trouver une occasion pour gagner l'îlot, les troupes ennemies s'embarquaient aussitôt. Sur ordre du *Mpanazary*, les pirogues furent renversées et les Sakalava périrent dans l'eau (8). Mais le reste du groupe s'établit définitivement sur la rive et décida à tenir un siège illimité.

Devant cette nouvelle situation, un duel fut organisé entre deux combattants des deux parties. Ndrempito, le fils de Kaloadidy, fut désigné pour affronter Ndreki-rija, un combattant d'élite sakalava (9). Le combat se déroula sur la terre ferme, au cours duquel les deux hommes trouvèrent la mort. Alors un traité d'amitié fut conclu et sanctionné par une cérémonie rituelle connue sous le terme de *velirano* (10).

La paix fut enfin rétablie et une partie des sakalava s'établit dans la région. Nous avons pu justifier cette dernière information à Ambohijanahary et en particulier à Manaratsandry au Sud, où une grande partie de la population se réclame d'origine sakalava issue du groupe de Ndreki-rija.

IV.- LE TEMPS DES GRANDES CALAMITES OU LA FIN D'UNE HISTOIRE

En ce moment, l'îlot d'Anosididy n'est plus habité, mais la question relative à son dépeuplement pose ici un problème auquel il faut apporter des éclaircissements. En effet, les traditions orales que nous avons recueillies sur le terrain donnent des informations contradictoires si bien qu'il nous a fallu les vérifier par des documents officiels conservés dans les Archives à Antananarivo.

La première information recueillie parle d'une épidémie de peste qui aurait frappé la région de Didy en 1933. Selon Rabehandrina qui est né sur l'îlot et qui se souvient d'avoir accompagné ses parents dans leur déplacement à Ambohimanga, cette peste fut la cause de l'abandon de l'îlot.

D'après les documents que nous avons consultés dans les Archives Nationales à Tsaralalana (11), il se trouve qu'en Octobre 1933, la région d'Ambatondrazaka a été victime de "vastes épizooties frappant en même temps tous les rats", qui forment le principal agent propagateur de la peste. Selon une note du Dr. Robic publiée en 1937 sur les "caractéristiques de la peste à Madagascar", "une mortalité considérable a frappé les rats de la région - il s'agit ici de la région d'Ambatondrazaka - Dans les champs, on trouvait un tel nombre de rats crevés que les gens n'osaient plus s'y risquer. C'était au plus fort d'une épidémie de peste bubonique". Cet extrait de la note du Directeur de l'Institut Pasteur de Tananarive et Chef de Service central de la Peste nous montre bien l'aspect critique de la situation dans le District d'Ambatondrazaka qui faisait partie à l'époque de la Circonscription médicale de Moramanga.

Ce document confirme donc l'information fournie par Rabehandrina, concernant en particulier l'existence dans les années 30 d'un foyer de peste dans le canton de Didy, dont l'introduction peut s'expliquer par l'impossibilité de contrôler les déplacements des gens par les pistes de forêt venant de Tamatave (12) reconnu d'ailleurs comme un foyer permanent de peste bubonique (13).

Pour donner plus de précision, le rapport du Médecin-Inspecteur de Moramanga nous signale qu'en 1934 et dans le canton de Didy en particulier, la peste frappait toute une série de villages situés à proximité des rizières :

Période d'inspection	Villages contaminés	Diagnostic
1ère quinzaine Août 1934	- Vohidrazana - Antsiranandava	- 1 cas suspect - 1 cas bubonique
2ème quinzaine Août 1934	- Ambohimanina - Ambodifanihy - Ambodimanga - Ambohidava - Vohidrazana	- 1 cas suspect - 1 cas suspect - 2 cas peste bubonique - 1 cas peste septicémique - 2 cas peste septicémique
1ère quinzaine Septembre 1934	- Ambato - Anosididy - Ambohijanahary - Anjohibe	- 1 cas peste bubonique - 1 cas peste bubonique - 1 cas peste bubonique - 1 cas peste pulmonaire

Source : Rapport du Médecin-Inspecteur de l'A.I., Chef de la Circonscription médicale de Moramanga adressé le 14 Septembre 1934 au Directeur de l'A.M.I. et du Service de Santé de Tananarive.

(A.R.D.M., série H 44)

Cependant, notre informateur rapporte que la peur des séances de vaccination et l'éloignement du lieu des opérations avaient provoqué de profondes répercussions sur l'esprit des populations, à tel point que la fuite constituait leur seule parade. A Didy, où les difficultés de communication ne permettaient pas aux équipes du service antipesteux de se rendre sur place, les gens devaient se déplacer sur plus de 30 km à pied pour se faire vacciner à Ambatondrazaka et avoir la carte de vaccination, dont l'obtention était aussi obligatoire que la carte de paiement d'impôts. Aussi la plupart s'étaient-ils enfouis dans la forêt, là où les fonctionnaires indigènes n'osaient s'aventurer pour les déloger.

Afin d'illustrer cette situation, nous reproduisons ici le texte du télégramme du Médecin-Chef d'Ambatondrazaka adressé au Directeur du Service de Santé de Tananarive par lequel nous nous rendons compte des difficultés rencontrées par les populations et aussi de leur fuite dans de nouvelles zones d'habitation.

T.O. : AMBATONDRAZAKA n° 2379 du 21.08.46

"Rends compte résultat déplorable vaccination - Stop - Pourcentage vaccinés atteint péniblement 25 % - Stop - Certains villages ont fui entièrement dans brousse - Stop - Inutile de continuer vaccination si aucun moyen contrainte ne peut être envisagé (....) - Stop - Seuls résultats obtenus ont été dans villages non prévenus qui n'ont pas eu temps de se disperser. FIN CHEFAMI".

Source : - A.R.D.M., série H 44
(Correspondances 1943-1950).

M. Ratsimijery, notre second informateur, nous a parlé d'un cyclone qui aurait frappé la même région en 1927 et qui aurait provoqué de grandes inondations et la destruction de nombreux villages. D'où le départ des habitants d'Anosididy pour aller s'installer sur la terre ferme, loin de la zone envahie par les eaux.

Pour notre part, les recherches menées à l'Observatoire d'Antananarivo, puis à la Direction de la Météorologie Nationale d'Ampanzianomby nous ont appris qu'effectivement la côte Est - y compris la région d'Ambatondrazaka, a été victime en 1927 d'une dépression tropicale ; il s'agit en fait du cyclone de Tamatave (24 février-05 mars 1927). Selon une étude détaillée faite par le Père Poisson, Directeur de l'Observatoire de Tananarive, "la journée du 3 mars fut la date tragique pour Madagascar" A Tamatave, disait la note, "les habitants fuyaient devant l'envahissement de leurs maisons par la mer (...). Les vents dépassaient certainement 200 km/h causant d'immenses ravages dans la ville tandis que six bateaux en rade s'échouaient. Des dégâts importants ont été signalés dans la région du Lac Alaotra, puis à Tananarive où les rafales ont atteint 60 noeuds, soit 126 km/h".

Devant la violence du tourbillon et l'importance du désastre, le Père Poisson fait remarquer à la fin de sa note que "le cyclone de Tamatave semble avoir plus d'un point de ressemblance en ses éléments avec le terrible ouragan qui a ravagé la Floride et la ville de Miami en particulier, le 12 septembre 1926".

Un troisième informateur, M. Rasetroka, 85 ans, qui paraît le plus âgé parmi les gens d'Ambohijanahary, rapporte que les habitants d'Anosididy ont quitté l'ilot au moment où les troupes coloniales (*miaramilan'i Galliéni* pour citer son expression) effectuaient leur pénétration dans l'Antsihanaka. Puis, notre informateur nous a parlé de la fuite des gens et de leurs conditions de vie au cours de leurs déplacements dans la forêt, et enfin de leur nouvelle installation dans des villages situés à la lisière de la forêt, non loin de leurs rizières.

Si l'on tient compte de cette dernière information, il apparaît que le dépeuplement d'Anosididy a commencé dès le début de la période coloniale à cause de l'état d'insécurité qui régnait dans la région. Sur ce point précis, les comptes-rendus du Commandant du cercle militaire d'Ambatondrazaka et les rapports de voyage consignés dans "*Notes, Reconnaissances et Explorations*" (14) sont des preuves pour se rendre compte du rapport de force qui se jouait à l'époque et comprendre la vie des villageois durant cette période de l'histoire (15). D'autre part, l'histoire de la fondation des villages d'Ambodifany, Anjohibe, et Manaratsandry, situés sur la bordure orientale du marais, nous apprend qu'ils étaient construits vers le début du siècle et que leurs fondateurs étaient issus des familles venues d'Anosididy.

De tout ce qui précède, nous avons constaté que le déplacement des habitants d'Anosididy s'est effectué par étapes successives dont la première vague remonte vers la fin du siècle dernier. Le second point qu'il faut noter concerne les différentes phases du peuplement de la région de Didy. A ce propos, les données recueillies nous ont permis d'établir une carte du peuplement de la région (Cf. Fig. 13), dont le point de départ se situe à Anosididy. D'autres centres secondaires se sont créés par la suite pour devenir l'origine d'un certain nombre de villages plus récents. Dernier point à relever : la répartition des habitants issus d'Anosididy s'est effectuée en

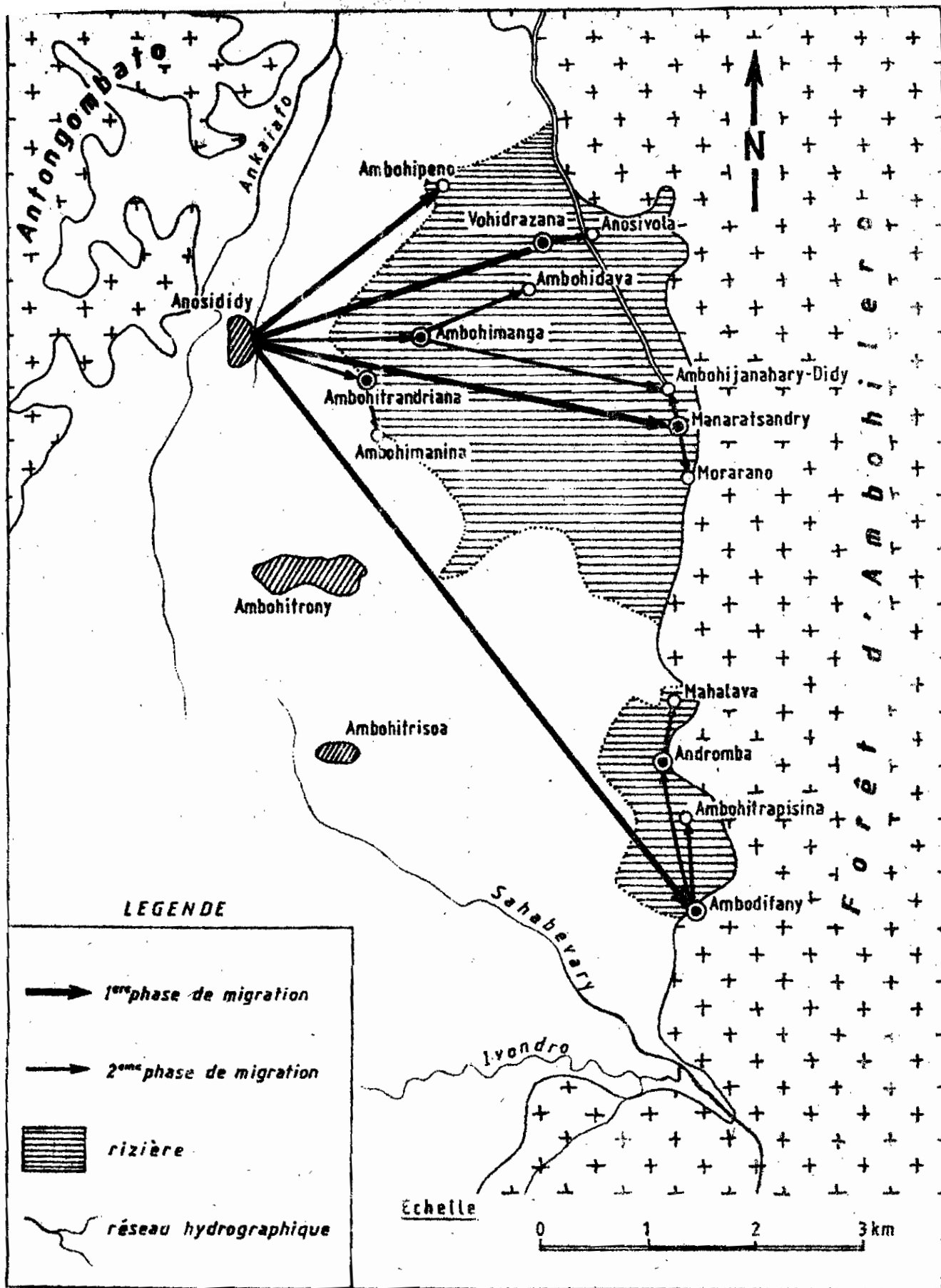


Fig. 13 CARTE DU PEUPEMENT DE LA REGION DE DIDY

fonction de leur groupe d'appartenance : le groupe du *fahatelo* (le tiers) s'est installé dans le Sud (Ambodifany, Ambohitrapisina et Andrimba) tandis que les descendants du *roatokony* (les deux tiers) se sont rendus dans le Nord et à l'Est (Ambohimga, Vohidrazana, Ambohitrandriana, Ambohijanahary et Manaratsandry).

" "

"

Comme nous l'avons indiqué en préambule, l'objet de cette étude était de reconstituer l'évolution socio-politique d'Anosididy. De manière générale, l'histoire de cet flot comporte trois phases principales :

1.- La période dite "Anosimanarivo" : Cette période fut marquée à ses débuts par la fuite des *Vazimba* vers l'Ouest, ces derniers étant considérés comme les premiers habitants de la région. Peut-on poser l'hypothèse d'une guerre qui justifierait le départ des *Vazimba* et le choix de l'flot comme lieu de refuge ? L'attrait de la région en particulier la perspective d'une exploitation rationnelle des zones marécageuses ne représenterait-il pas un autre argument qui expliquerait le conflit opposant les deux groupes de population ?

L'origine des populations d'Anosididy reste toutefois un obstacle majeur. A ce sujet, les traditions orales n'ont donné aucune information. Il faut cependant noter qu'il s'agit d'une population qui vivait essentiellement de la riziculture irriguée, pratiquait l'élevage et utilisait le fer.

Mais le problème de la datation nous pose ici des difficultés ; il nous fait attendre le résultat d'une analyse au laboratoire de notre collection d'objets archéologiques pour savoir si les tessons de poterie et les pirogues géantes sont de la période "Anosimanarivo" ou d'une période plus récente.

2.- La période "Anosididy" : Très différente de la précédente, cette période fut marquée par deux grands événements : d'abord, l'arrivée de *Kaloadidy* devenue reine d'Anosididy ; ensuite, l'attaque des *Sakalava* qui se situait au XVIII^e siècle. Mise à part la légende de la pirogue, les récits des voyageurs européens et l'histoire des populations de l'Ouest nous apprennent qu'à cette époque les *Sihanaka* ont reconnu la suzeraineté du roi du *Boina* (16).

3.- La période "Didy" : C'est la période d'abandon de l'flot, suivi au début du siècle de la création du canton de *Didy* par les autorités coloniales. Mais cette période fut marquée par le passage du cyclone de 1927 et l'épidémie de peste de 1933, deux événements douloureux dont les souvenirs restent très vivaces dans la mémoire des habitants.

Il convient en outre de noter qu'à la lumière de cette étude, deux considérations s'imposent. Du point de vue méthodologique, les traditions orales nous fournissent des informations fort intéressantes, mais elles présentent des lacunes. Aussi le

recours à ce type de sources impose-t-il à l'historien, comme à tout autre document d'histoire, une analyse critique. Mais il est tout de même intéressant de constater l'utilisation par les villageois des cas de fléaux naturels comme repères dans leur mémoire historique (cyclone, épidémie de peste) ; ces derniers renseignements serviront de fil conducteur permettant au chercheur de reconstituer l'histoire.

Dans le domaine de la recherche historique, l'étude de l'ilot de Didy nous a permis d'aborder deux questions intéressant l'histoire générale de Madagascar. Il s'agit en premier lieu du problème *vazimba* qui reste jusqu'à présent au stade des hypothèses. Cependant, les traditions orales que nous avons recueillies dans la région de Didy nous apprennent que le pays sihanaka a été une zone de peuplement *vazimba* au même titre que l'Imerina (17), le Betsileo (18), l'Ankay (19) et l'Ouest de Madagascar (20). Dans la région de Didy en particulier, où nous avons découvert des *fasam-bazimba* (des tombeaux appartenant à des *Vazimba*), les cérémonies de *joro* ou offrandes de grâces aux ancêtres commencent toujours par une évocation des noms de Dieu le Créateur (*Andriantombo Andriananahary*), de *Razana* (ancêtres), de *Tany masina* (lieux sacrés), et de *Vazimba*. Comme on vient de le constater, les *Vazimba* viennent en dernier lieu et cette disposition se trouve interprétée dans un proverbe local qui dit : "*Taloha monigna Ra-Vazimba fa aoriana fiheke*". Selon les explications fournies par nos informateurs, les *Vazimba* formaient les premiers hommes de la région, mais ils ignoraient beaucoup de choses, si bien qu'ils étaient placés au dernier rang.

Le second point qu'il faut noter concerne l'organisation sociale et politique dans l'Antsihanaka ancien. A ce propos, les éléments que nous avons recueillis montrent que cette région n'a pas connu la formation de grands ensembles politiques comme le cas de l'Imerina, du Menabe et du Boina. Il faut toutefois remarquer le rôle que jouait le *Mpanazary*, "un personnage influent qui était à la tête des hommes libres et présidait leurs assemblées" (21).

Pour terminer, je dirai que ces remarques méritent d'être approfondies pour une meilleure connaissance du pays sihanaka en particulier et de l'histoire de Madagascar en général.

=====

NOTES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) - Le *tarika* représente ici un groupe d'individus d'ascendance commune en ligne masculine qui se rattachent à un ancêtre commun, le plus souvent nommé et qui constitue le fondateur. Ex. : les ZAFINDRAMIZINA, les descendants de Ramizina. Les membres du même *tarika* sont liés par des pratiques communes (cas d'interdits ou *fady*) ; ils ont aussi en commun un tombeau et un lieu de culte (*jiro*).
- (2) - Selon l'explication fournie par M. Randriakoto André (Cf. *Ny tsara ho fantatra momba an'Imerimandroso-Alaotra*, 36 p. dactylogr., 1980), le *Mpanazary* que l'on peut traduire par le terme devin n'est ni un *Mpisikidy* ni un *Mpanandro* qui sont connus pour leurs travaux de divination et qui exigent le plus souvent une rémunération en argent ou en nature pour les services rendus. En revanche, le *Mpanazary* était, dans l'Antsihanaka ancien, un personnage influent qui détenait un *hazary* au pouvoir surnaturel, par lequel il offrait ses services pour le bien de la communauté. Ainsi, la vie du village reposait sur l'avis du *Mpanazary* que l'on sollicitait pour toutes décisions importantes.
- (3) - HARDYMAN (Pasteur).- "La pirogue géante de Didy". In *Civilisation malgache*, n° 1 (Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Madagascar, Antananarivo 1964), pp. 291-293.
- RANDRIAKOTO (André).- "Ilay lakamenan'i Didy". In *Vaovao*, 17 janvier 1964, p. 1, 4, 7, 9, 10.
- RAMILISONINA.- "Ilay lakamenan'i Didy". In *Taloha*, 7, (Revue du Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université), Isoraka, Antananarivo, 1976, pp. 106-111.
- Selon le pasteur Hardyman, la première pirogue fut découverte "dans les marécages de Didy en 1959". Mais ce n'est qu'en juin 1961 qu'il a pu se rendre sur le lieu pour voir cette "pirogue géante d'un intérêt peu commun". En décembre 1963, une équipe de chercheurs de l'Université (Faculté des Lettres) a entrepris le transport de la pirogue à Antananarivo. A cette occasion, une grande cérémonie fut organisée à Ambohijanahary, chef-lieu de canton située à 4 km à l'Est de l'îlot, puis à Ambatondrazaka, capitale régionale du pays sihanaka.
- (4) - *Toaka gasy* : un rhum de fabrication locale que l'on obtient à partir de la distillation du jus de la canne à sucre.
- (5) - Sous la conduite de M. Rabehandrina, nous avons retrouvé au centre de l'îlot le tombeau de Kaloadidy. L'endroit est entouré d'une enceinte de gaulettes à l'intérieur de laquelle on voit se dresser trois petites pierres d'environ un mètre de hauteur (*tsangambato*) et un gros pied de *nonoka* (Ficus-Melleri).

A première vue, l'enceinte de bois, de construction récente, montre le soin et le respect que les gens portent à ce tombeau, tandis qu'on distingue à peine à dix mètres à l'Ouest, deux autres tombeaux enfouis dans les broussailles.

- (6) - GRANDIDIER (G.) et DECARY (R.).- *Histoire des populations autres que les Meri*. (Histoire politique et coloniale par Grandidier (G.), Tome III, Fasc. I, pp. 118-121.
- (7) Nous faisons remarquer que parmi ces pirogues il existe, selon nos informateurs des pirogues "femelles" et des pirogues "mâles". M. Rasetroka d'Ambohijanahary a indiqué à ce propos que les pirogues "femelles" se distinguent des "mâles" par leur grosseur et l'existence de deux bosses sculptées sur le bois, qui sont considérés comme les seins d'une femme.
- (8) - Selon les traditions orales recueillies en 1961, le pasteur Hardyman a aussi entendu parler de l'attaque de l'ilot par les Sakalava. Cependant, il a fait mention d'une légende selon laquelle Ambohidehibe ("le grand village"), - il s'agit vraisemblablement d'Anosididy - fut attaqué par des peuples venus de l'Est. Nous reproduisons ici la suite de son récit dont les données semblent rejoindre les éléments que nous avons recueillis 20 ans plus tard. "Les gens du village étaient en train de chanter. Les attaquants se mirent aussi à chanter pour détourner leur attention. La *lakana* (pirogue) se mit en branle de son propre mouvement et s'approcha de l'ennemi (qui devait être encore sur la côte) ; elle les laissa monter à bord, mais, arrivée au milieu du marécage, elle se renversa de sa propre volonté, et les ennemis furent noyés". (pp. 202-203).
- (9) - Cf. *Communication de Chantal Radimilahy* : Prospection archéologique de la région de Didy.
Selon une autre tradition orale recueillie à Ambohidava, Ndrekirija aurait été un chef à Anosididy. Il serait resté seul à affronter les Sakalava conduits par Reningitabe, après avoir envoyé son fils Randrianariary à Andrenarivo.
- (10) - *Velirano* : Il s'agit d'un traité d'alliance par lequel deux individus ou deux groupes de personnes se jurent fidélité réciproque.
Selon l'explication que nous a donné M. Rabehandrina, la cérémonie de *velirano* réunit les deux parties à un breuvage commun dans une assiette contenant de l'eau, où l'on a déposé une bague en or et une pièce de cinq francs en argent (*tsanganolona*).
- (11) - A.R.D.M. (Archives de la République Démocratique de Madagascar), Série H 44 - 292 - 370 (Santé).
- (12) - *Notes, Reconnaissances et Explorations*.
1.- "Dix jours de marche d'Ambatondrazaka à la côte Est". Janvier 1897", extrait d'un rapport de Lt Frousselle, ex-chancelier du cercle d'Ambatondrazaka (Premier volume, 1er semestre 1897, pp. 122-133).
2.- "De Tamatave à Ambatondrazaka", par le capitaine Vallet (2è volume, 2è semestre 1897, pp. 217-230, pp. 312-323).
- D'après ces notes, "la principale voie de communication avec la côte part d'Imerimandroso et conduit à Tamatave par Fénériver et le littoral".

Les mêmes notes indiquent aussi que "des gens fréquentent Tamatave pour vendre leur riz par trois chemins" :

- le 1er par le Nord gagne l'Ivoloina à Sahambala en traversant le Ranolalina ;
- le second chemin rejoint la route de Didy à Marovato ;
- le 3e suit d'abord la Manandriana (ou la Namolozana) puis l'Ivondro jusqu'à Ambodilaza, avant d'atteindre Tamatave.

Il est à remarquer enfin que "la route de Didy" est très marécageuse mais elle est la plus courte (huit jours).

- (13) - ESOAVELOMANDROSO (Faranirina V.).- "De la peste maladie à la peste politique. Interprétation par les Merina du phénomène d'endémie pesteuse sur les Hautes Terres Centrales après (1921-1936). In *Omalv sy anio* (Revue de l'U.E.R. d'Histoire, E.E.S.L., Université de Madagascar, Antananarivo, n° 11, Janv.-Juin 1980), pp. 49-110.
- A.R.D.M., Série H 292-370
- (14) - Lt FROUSSELLE et Capitaine VALLET : op. cit.
- (15) - RALAIMHOATRA (Edouard).- *Histoire de Madagascar*. Tome II, Le XX^e siècle, Imprimerie S.M.E. Antananarivo, 1967, pp. 7-47.
- (16) - GRANDIDIER (G.) et DECARY (R.) : op. cit.
- GUILLAIN.- *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*. Paris, 1845
- DESCHAMPS (H.).- *Histoire de Madagascar* (2^e édition), Edit. Berger-Levrault, Paris, 1961, pp. 108-109.
- (17) CALLET (le R.P.).- *Tantara ny Andriana*. Traduct G.S. Chapus et E. Ratsimba, Antananarivo, Librairie de Madagascar, 1958, Tome I, pp. 7-155.
- (18) - RAHERISOANJATO (D.).- *Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIX^e siècle. Contribution à l'histoire régionale de Madagascar*. Mémoire de maîtrise, Université de Madagascar, E.E.S.L., Antananarivo, 1980, 382 p dactylogr.
- RAHERISOANJATO (D.).- *Les Vazimba dans le Sud-Betsileo*. Communication faite au Séminaire d'Histoire de Mantasoa, 1980, (sous-presse).
- (19) POIRIER (J.).- "Les origines du peuple et de la civilisation malgaches". In *Bulletin de Madagascar*, Antananarivo, Décembre 1966, n° 247, pp. 1171-1185 et Février 1967, n° 248, pp. 171-192.
- (20).- BIRKELI (Otto Emil).- "Les Vazimba de la côte Ouest de Madagascar". In *Mémoires de l'Académie Malgache*, Antananarivo, 1936, pp. 7-45.
- (21) - GRANDIDIER (G.) et DECARY (R.) : op. cit.